

MARIE BASHKIRTSEFF

Nouveau

Journal inédit



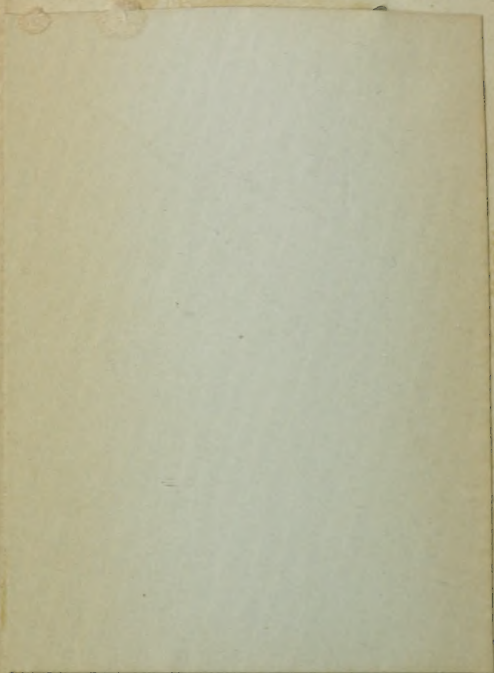
U d' / of Ottawa

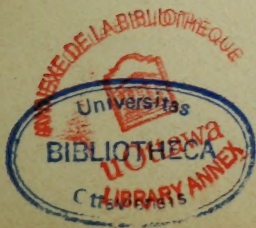


39003001955896

Édition de "LA REVUE"

45, Rue Jacob





2

Collection Vérité

Prix : 1 franc.

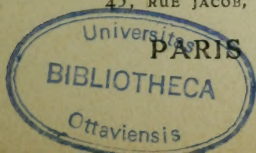
MARIE BASHKIRTSEFF

NOUVEAU JOURNAL INÉDIT



ÉDITION DE " LA REVUE "

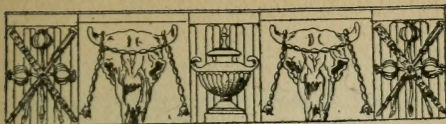
45, RUE JACOB, 45



Copyright 1911, by LA REVUE C^o

*Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*

CT
1218
'B3A4
1911



L'AME D'UNE PETITE FILLE

MARIE Bashkirtseff, à partir de douze ans, écrit son journal ingénument, sincèrement, nous amusant par ses boutades, nous passionnant par ses enthousiasmes, nous émouvant par ses souffrances.

Nous avons parcouru ces cahiers reliés en parchemin blanc délicatement fané, comme le suaire où sommeille un souvenir. Déjà nous avons réuni un volume, précieux, non parce qu'il relate telle fête ou tel événement, mais parce qu'il livre la mentalité d'une jeune fille.

Cette fois, nous avons été particulièrement intéressée par les premiers cahiers, tracés d'une grande écriture hâtive, élancée, variable,

suisant les impressions successives d'une nature souple et sensible.

Il existe fort peu de documents sur les enfants, auxquels le dix-neuvième siècle seul a commencé à s'intéresser.

En effet, la vraie personnalité de l'enfant est très secrète, car il se méfie de ces êtres compréhensifs et autoritaires, « les grandes personnes ». Et il cèle ses observations ironiques, ses rêves, toute l'ardeur de sa petite âme.

Des enfants jouent. Ils ont édifié avec du sable et des brindilles un monde fantastique qu'ils ont peuplé de leurs jouets familiers : un éléphant de drap gris, un canard multicolore, grand comme cet ours blanc pelucheux. Et ils sont dans la jungle, traquent, chassent, tuent. Puis ils dansent une ronde asservie à un rythme secret. Arrêtez-vous pour les regarder, le jeu cessera. Les petites bouches deviendront silencieuses. L'enfant nous cèlera toujours les observations ingénues


~~~~~  
qu'il fait de ses yeux limpides.

Il nous paraît donc fort intéressant de montrer une existence de petite fille, non pas contée avec le recul des années passées, mais écrite au jour le jour. Marie Bashkirtseff fut une enfant d'une intelligence précoce, d'une volonté ardente, d'une intensité de vie extrême. Maurice Barrès la définit judicieusement en disant qu'elle avait, « toute jeune, amalgamé cinq ou six âmes d'exception dans sa poitrine trop délicate et déjà meurtrie ».

La vie nomade que menaient ses parents, des séjours à Paris, à Londres, à Nice, à Rome hâtèrent l'éclosion d'une intelligence vive.

Cette petite « déracinée » s'accommodait de ces existences variées avec la mobilité des enfants, mais elle sut se réserver sa vie personnelle d'études. Étrange souci intellectuel de la petite fille vivant près des oisifs, et rêvant de « de-

venir quelqu'un de célèbre ». Et, tout entourée de luxe raffiné, elle sut regarder les humbles dont, en ses tableaux, elle a inscrit inoubliablement les traits expressifs.

Si ce journal recèle un esprit précoce, il garde — et c'est cela son charme — une spontanéité d'enfance car la petite Slave fut une fillette délicieuse, aux joues roses, aux yeux clairs. Toute l'imagination merveilleuse des petits n'est-elle pas évoquée ici : « parce que j'ai mis un manteau en hermine, j'imagine que je suis reine »?

La vie sentimentale de Marie a fort inquiété ses biographes. D'aucuns l'ont taxée d'âme sèche, indifférente. D'autres, plus avertis, ont vu que Marie considéra l'amour comme une religion pour laquelle il fallait bien un dieu. De là son rêve de jeune fille : « aimer un être supérieur. » Et elle écrivit à Maupassant.

Jean Finot a fait remarquer ce qu'il y avait d' « infiniment tragi-

## PRÉFACE

---

que dans le rapprochement à distance de ces deux êtres sublimes déjà marqués par la mort ». D'ailleurs Marie ne connut point le romancier.

Un autre intéressa la jeune fille, Bastien-Lepage. Leur double agonie les rapprocha un instant, et la mort seule unit durablement leurs noms dans notre souvenir.

Ne cherchons donc pas le secret sentimental que Marie n'a pas voulu nous révéler. Goncourt nous conte l'histoire de cet Hokousaï qui signait *Vieillard fou de dessin*. Pensons que Marie fut aussi la *jeune fille folle de dessin*.

Mais reportons-nous vers une idylle peu connue, de la douzième année de Marie. Le fait lui-même n'est pas bien extraordinaire. La petite fille s'exerce à la maternité en prodiguant des caresses à d'infâmes poupards de carton. Elle prélude à son rôle de femme en jouant à être amoureuse. Naïves aventures, ébauchées au catéchisme, tout impré-

gnées d'un parfum d'encens. Très semblable à ces passionnettes nous apparaît l'enthousiasme que la petite Slave ressentit pour le duc de H... Petite fille candide et tendre, elle dit délicieusement : « Je l'aime, et c'est cela qui me fait souffrir. Otez-moi cette souffrance, et je serai encore mille fois plus malheureuse. Ce mal fait mon bonheur. Je ne vis que de cela. Toutes mes pensées, tout est concentré là. Le duc de H... c'est mon tout. Je l'aime tant ! C'est une phrase bien ancienne et bien passée de mode, puisqu'on n'aime plus. »

Après tel passage d'un joli entrain où travail et plaisirs attisent cette vitalité ardente, d'autres jours, nombreux, hélas ! ont la simple mention de la date suivie d'une barre. Ce sont les étapes du mal où le corps charmant s'affaissait comme une fleur mourante. Et c'étaient les alternatives d'espoir, les médecins consultés que, d'abord elle croyait tous, pour, ensuite,

douter de tous les remèdes avec lesquels leur pitié amuse l'inquiétude, enfin la presque certitude résignée :

« Et du reste, je vais mourir. »

Faut-il regretter, pour Marie, la brièveté de son existence ? Certes, éprise d'absolu, elle n'eût pas pu trouver de bonheur dans le mariage, que la société mondaine transforme trop souvent en une association d'égoïsmes, d'intérêts et d'hypocrisie. Mais la maternité ne l'aurait-elle pas consolée, lui faisant un refuge délicieux, à elle qui se pencha patiemment sur les visages des tout petits, exprima leurs sourires réticents, leurs préoccupations fragiles, leurs regards attentifs ?

La mort sournoise ne la laissa pas achever sa destinée, et la petite Slave garde, pour nous, son charme troublant de vierge.

Dans cette villa de Nice, où Marie Bashkirtseff habita, la vision se précise d'une jeune fille harmo-

## PRÉFACE

---

nieuse dans la blancheur de ses vêtements habituels, avec ce regard animé par la vie ardente, celle qui, dit Maurice Barrès (1), « nous apparaît une représentation de la force éternelle qui fait surgir des héros dans chaque génération, et, pour qu'elle nous soit de bon conseil, cultivons sa mémoire sous le vocable hautain de Notre-Dame qui n'êtes jamais satisfaite ».

RENÉE D'ULMÈS.

---

(1) *La Légende d'une cosmopolite.*



# NOUVEAU JOURNAL INÉDIT

---

Janvier 1873

*(Marie avait alors douze ans)*

---

**L** faut vous dire que, depuis Bade, je ne pense qu'au duc de H... Après midi, j'étudiais, je ne suis pas sortie, excepté une demi-heure à la terrasse. Je suis toute malheureuse aujourd'hui, je suis dans un état affreux; si cela continue, je ne sais ce que je deviendrai.

Comme les personnes qui n'ont aucun secret sont heureuses ! Oh ! mon Dieu ! sauve-moi par charité !

La figure, c'est bien peu de chose. On ne peut pas aimer pour la figure seulement ; certes, la figure fait beaucoup, mais quand il n'y a rien de plus !... On a parlé de B...,

il a tout à fait mon caractère. J'aime le monde, il est coquet, il aime voir et se montrer, enfin il aime ce que j'aime. On dit qu'il est joueur. Oh ! mon Dieu ! quel mauvais génie a pu le changer ? il aime peut-être et sans espoir ?

L'amour heureux doit rendre meilleur, mais l'amour sans espoir ! Oh ! je crois que c'est cela !

Non, non, il est tout simplement entraîné comme le sont bien des jeunes gens par cet abîme affreux et tenace. Oh ! quel endroit maudit ! Combien de malheureux il a faits ! Oh ! fuyez-le ! Emmenez vos fils, vos maris, vos frères de là, ou ils sont perdus.

B... commence. Le duc de H... a aussi commencé, et il continue, tandis qu'il pouvait vivre heureux ; vivre et être utile à la société. Et il passe son temps avec des mauvais hommes et des mauvaises femmes. Mais lui, il peut le faire tant qu'il a quelque chose, et avant il était immensément riche.



Si, devenue grande, j'épousais B..., quelle vie sera la mienne ! Rester toute seule, c'est-à-dire entourée d'hommes banaux qui voudront me faire la cour, et me laisser emporter par le tourbillon des plaisirs. Tout cela, je le rêve, je le désire, mais avec un mari que j'aime, m'aimant aussi.

Mon Dieu ! qui dirait que c'est la petite Marie, une fille de douze ans à peine, qui sent tout cela ! Mais qu'est-ce que je dis?... quelle triste pensée ! je ne le connais même pas, et je me marie déjà avec lui... comme je suis bête !

Vraiment je suis bien fâchée de tout cela. Je suis plus calme, maintenant. Cela se voit par mon écriture. Le jet spontané de l'indignation s'est un peu calmé en écrivant. C'est calmant d'écrire ou de communiquer ses idées à quelqu'un.

B... n'en vaut pas la peine. Je ne l'épouserai jamais. S'il me le demande à genoux, je serai, oh ! j'oublie le mot ! je serai ferme.

Non, cela n'est pas le mot, mais je me comprends. Cependant, s'il m'aime bien, beaucoup, s'il ne peut vivre sans moi... Vaines paroles ! Ne nous laissons pas toucher, je ne veux pas être faible.

Je suis ferme, je veux être résolue, je veux le duc de H... Je l'aime, au moins, celui-là. Sa vie dissipée peut lui être pardonnée. Mais à l'autre... non !

J'aime le duc de H... et je ne puis lui dire que je l'aime, et si je le lui disais, il n'y ferait pas attention. Mon Dieu ! je t'en supplie ! Quand il était ici, j'avais un but pour sortir, pour m'habiller. Mais maintenant ! J'allais à la terrasse dans l'attente de le voir de loin, pour une seconde au moins.

Mon Dieu ! soulage ma peine ! Je ne puis te prier davantage. Entends ma prière. Ta grâce est si infinie, ta miséricorde si grande, tu as fait tant de choses pour moi ! Tu m'as accordé tant de grâces ! Toi seul tu peux lui

inspirer un sentiment pour moi !

Mon Dieu ! je me le figure comme mort et que rien ne peut le rapprocher de moi. Quelle terrible pensée ! J'ai des larmes aux yeux et dans le cœur encore plus. Je pleure. Si je ne l'aimais pas, je pourrais me consoler. Il me convenait comme mari sous tous les rapports. Il n'est plus. Je l'aime et c'est cela qui me fait souffrir. Otez-moi cette souffrance, je serai encore mille fois plus malheureuse. Ce mal fait mon bonheur. Je ne vis que de cela. Toutes mes pensées, tout est concentré là. Le duc de H... c'est mon tout. Je l'aime tant ! C'est une phrase bien ancienne et passée de mode, puisqu'on n'aime plus. Les femmes aiment les hommes pour de l'argent et les hommes aiment les femmes quand elles sont à la mode et pour leur entourage.

Ce n'est pas que je puisse dire : Tel ou tel jour j'ai vu un jeune homme qui m'a plu. Je n'ai pu me

rendre compte quand je l'ai remarqué. Je ne puis même me rendre compte de ces sentiments, je ne puis trouver d'expressions. Je dirai seulement : Je ne sais quand, je ne sais comment cet amour est venu. Il est venu parce qu'il devait probablement venir. Je voudrais définir cela et je ne puis.

Maintenant s'il faisait attention à moi, il penserait me faire honneur, mais alors je lui ferais voir que c'est moi qui l'honore en l'épousant, parce que je donne pour lui toute ma gloire. Mais quel bonheur peut être plus grand? Avoir tout, être une enfant adorée par ses parents, soignée, et avoir tout ce qu'une enfant peut avoir. Puis être connue, admirée, recherchée par le monde entier, et avoir la gloire et le triomphe chaque fois que l'on chante et enfin devenir duchesse et avoir le duc que j'aime depuis longtemps et être reçue et admirée par tout le monde. Être riche par moi-même et par mon

mari, pouvoir dire que je ne suis pas une bourgeoise de naissance comme le sont toutes les célébrités, voilà ma vie, voilà le bonheur que je désire. Si je puis devenir sa femme sans être cantatrice, j'en serai également satisfaite, mais je crois que je ne pourrai l'attirer qu'en étant cela.

Oh ! si cela se pouvait ! Mon Dieu ! tu m'as fait trouver par quoi je pourrai obtenir ce que je demande. Oh ! Seigneur ! aide-moi, je mets tout mon espoir en toi, toi seul peux tout, peux me rendre heureuse. Tu m'as fait comprendre que c'est par ma voix que je puis obtenir ce que je demande. Donc c'est sur ma voix que je dois arrêter toutes mes pensées, c'est elle que je dois soigner, ménager et garder. Je te jure, Seigneur, de ne plus chanter ou crier comme avant.

En quittant les H... on m'a enveloppée d'un manteau en hermine. Je me suis trouvée assez bien. Si je devenais duchesse, un

manteau comme cela m'irait. Je suis trop présomptueuse. Parce que j'ai mis un manteau d'hermine, j'imagine que je suis reine.

Lundi, notre jour. Nous avons assez de monde. Je ne suis entrée que pour une minute, pour demander quelque chose à maman, en ma qualité de petite fille. Avant que d'entrer, je me suis regardée dans la glace qui était là : j'étais bien, rose, blanche, jolie.

Si j'écrivais tout ce que je pense et tout ce que je me propose de faire quand je serai grande, tout ce que je peux oublier et tout ce qui est extraordinaire ? Un service, pour dîner, en verre transparent. Une toilette, d'un côté, une coiffure ; de l'autre côté, autre toilette et autre coiffure, de manière que d'un côté je serai une et de l'autre côté une autre personne. Donner un dîner par lettres. J'ai résolu de finir ce livre car les idées extravagantes me viennent rarement ces jours-ci.

14 mars 1873.

A la promenade j'ai vu M<sup>me</sup> V... J'étais si contente de la voir, ce n'était pas pour elle... si, un peu, mais parce que tout ce monde me rappelle Bade.

Là je pouvais voir le duc parce qu'il restait presque tout le temps à la promenade, mais cela ne servait de rien car j'étais une enfant. Maintenant si je pouvais être un été à Bade! Mon Dieu! quand je pense que grand-papa a fait sa connaissance dans un magasin. Si je pouvais prévoir, j'aurais continué cette connaissance.

Je ne pense qu'à lui, je prie le bon Dieu d'écarter de lui tous les désagréments, de le préserver de tous les dangers et de le protéger.

Tous ces jours-ci on parle du duc de H... et cela me fait un énorme plaisir, quand je ne rougis pas.

A la promenade, enfin, je puis jouir du beau temps. J'ai vu tout le

monde et je suis heureuse. Une heure en voiture, puis à pied, mais la pluie nous a surprises.

Le soir, au théâtre, le théâtre plein de monde élégant. A côté de nous étaient les W... Je parlais de bains, de cheval, etc. Je réfléchissais aujourd'hui. Il ne faut pas perdre une minute, il faut employer chaque instant à étudier. Quelquefois (je suis honteuse de l'avouer) je me dépêche d'apprendre vite mes leçons sans les comprendre, pour avoir plus vite fini, et je suis contente quand on me donne les leçons à rapprendre, parce que pour les jours suivants j'aurai moins à faire.

Je ne veux plus agir ainsi; je dois finir vite tout ce que j'apprends pour commencer des études sérieuses, comme les hommes, et m'occuper plus de musique, commencer la harpe et le chant. Ce sont de grands projets. Ils sont sages, n'est-ce pas ?



30 mars 1873.

J'ai rêvé du duc. Il avait sur le dos trois formes de jaquettes des plus extravagantes. Il était chez nous à regarder mes tableaux. Il les appréciait, et je lui parlais, j'étais émue et je pouvais à peine le dissimuler. Il me parlait très aimablement. Il me parla de B... Il me dit :

« Je parlais avec elle, je la faisais asseoir et je parlais de vous. »

Oh ! mon Dieu ! il parlait à elle de moi, et c'était pour moi qu'il lui parlait ! que je suis heureuse ! Enfin ma prière est exaucée ! Puis il apporta une espèce de papier ou je ne sais quoi pour demander une adresse pour des habits, je crois. Il était au grand salon, me parlait à demi-voix, m'encourageait par ses manières franches, puis je vis les montagnes sur les tableaux qu'il regardait. C'est drôle je ne sentais rien d'extraordinaire, et j'étais

moins agitée que lorsque je ne dors pas.

J'étais heureuse, j'étais calme et satisfaite.

Ces emportements me viennent en voyant même son nom, car je ne suis pas sûre de mon bonheur et que je le désire ardemment ! mais quand on a ce qu'on désire et ce qu'on aime, on est calme. Aussi moi, dans mon rêve, j'étais calme car je n'avais plus rien à désirer. Je ne disais rien pour ne pas interrompre mon bonheur. Je me laissais aller doucement, avec calme.

Quelle fut ma surprise de trouver, à mon réveil, que tout ce bonheur n'était qu'un rêve ! J'en parlai à ceux qui m'entouraient, je m'en moquai, pour dissimuler une joie et mon amour pour lui. Il me parlait avec tendresse. Pas précisément, mais je sais ce que je veux dire. Il n'était pas tout à fait lui, plus petit et moins beau. Je me croyais arrivée au port, mais au réveil je me trouvai en pleine mer

et au milieu de la tempête, comme hier et comme pour longtemps peut-être, jusqu'à ce qu'il vienne pour me mener aux bords. C'est une phrase banale, mais elle exprime bien ce que je veux dire et je l'emploie. Puis une heure de piano. Puis à la promenade, M<sup>me</sup> de G... en chapeau à larges bords dont un relevé, en feutre gris. Oh ! que je voudrais un chapeau comme cela ! C'est si gracieux. Je voudrais un chapeau semblable, le même style de robe. Cela rappelle les demoiselles de l'ancien temps, grandes, bien faites, sveltes, belles. On dirait que je m'extasie devant une robe comme devant celui que j'aime.

*Mardi 9 avril.*

Aujourd'hui j'avais une leçon de géographie. En Amérique, en cherchant une ville, mes yeux ont été frappés de ce nom tragique : île H..., dans l'océan arctique. J'étais comme frappée de la foudre,

je ne sentais pas la terre sous moi. Mon cœur battait, j'étais bouleversée. Puis-je douter que je l'aime? S'il le savait! Mais avec l'aide de Dieu il le saura un jour. Dieu est si bon, Il m'a donné tout ce que j'ai pu avoir jusqu'à présent.

\*  
\* \*

Aujourd'hui M<sup>me</sup> C... m'a grondée parce qu'à la promenade on me regarde trop. En rentrant de l'église nous avons causé religion, — puis on passe au duc de H... M<sup>me</sup> C... dit :

— Quelle société il a! aujourd'hui il est avec les H...

Je veux décrire mieux les conversations. On a parlé du duc, je le défendais chaleureusement, mais j'ai vu que j'allais trop loin.

*Vendredi saint.*

A l'église, quand on est allé embrasser le tombeau du Christ, j'ai regardé toutes les figures et tout

d'un coup m'est apparue sa figure, comme s'il était là. Jamais elle ne s'est présentée si distinctement. Cette fois, je le vis comme lui-même. A cette apparition, mon cœur a battu violemment et je me suis mise à prier. Je voulais rappeler cette chère figure, mais en vain. Je ne la vois plus.

A cette apparition, une idée m'est venue. Il y avait beaucoup de fleurs près du tombeau. J'ai pris une marguerite. Cette fleur est sainte, elle était près de notre Sauveur. Elle me dira si mes désirs se réalisent. Avec des battements de cœur, je l'effeuillai. Oui... non... Oh! mon Dieu! merci! Je crois cette prédiction, elle est sainte!

1<sup>er</sup> juillet 1873.

Je ne veux plus attendre je mourrai si je ne pars pas. Je ne puis rester dans cette fournaise. Il fait trop chaud. Frappez et l'on vous ouvrira. Je crois cela, c'est ma con-

solation. Nous allons à Vienne samedi, maman reste. Il n'y a point de plaisir sans peine. C'est une grande vérité. Alors samedi nous partons, moi, ma tante, Dina et Paul.

29 juillet 1873.

Pendant le voyage, la gaieté la plus franche n'a cessé de régner parmi nous. Oh ! que l'Italie est désagréable, à cause des Italiens, qu'ils sont sales ! Nous voulions prendre un bain, et je ne croyais pas avoir un bonheur pareil dans un hôtel italien à Gênes. Je fus bien surprise quand on me l'apporta.

A dix heures nous sommes enfin arrivés au but. Nous descendîmes au Grand Hôtel. Tout est superbe à cet hôtel. J'en suis satisfaite. Je voulais prendre un bain. Il est trop tard.

Nous sommes allés à l'Exposition. Nous avons vu une partie de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France. Les toilettes sont célestes.

~~~~~

Tout cela, c'est comme je m'habillerai plus tard. Comme l'art peut rendre admirables les chiffons ! J'adore la toilette parce qu'elle me rendra jolie et fera plaisir à celui que j'aime et je serai heureuse. Donc la toilette donne le paradis sur la terre.

Le pavillon russe est très beau, tout est bien. Nous avons déjeuné au restaurant russe. Ce n'est ni un restaurant, ni russe. C'est une espèce de Bierhalle allemande. Les domestiques sont habillés en rouge, une caricature. Ce n'est pas étonnant qu'on prenne les Russes pour des Turcs. Je m'amuse aujourd'hui. Les deux premiers jours, j'étais comme en léthargie. Cela m'arrive quelquefois. C'est passé maintenant. Les statues italiennes sont très originales. Il y a des expressions de figure remarquables.

On a beau dire, la patrie est toujours la patrie. Tout ce qui est russe, dans le pavillon, est beau. J'examinais avec ardeur. Il y avait

des noms russes sur les marchandises. J'avais les larmes aux yeux.

A sept heures, nous allâmes écouter la musique. Il y a beaucoup de monde, la musique est très entraînante, toute viennoise. Quand cet orchestre a fini, un autre a commencé. Il y avait toute sorte de monde, depuis les membres de la famille impériale, des dames à la mode, des dandys jeunes, c'est un tourbillon de gaieté.

Le climat viennois est délicieux, ce n'est pas Nice, qui brûle en été.

Enfin ! nous partons ! Nous voilà en wagon ! On n'a pas le temps de rassembler ses pensées. On passe des villes, des maisonnettes, des cabanes, et dans chaque maison, on crie, on aime, on se querelle, on s'agite. Chaque être humain que l'on voit passer, moins grand qu'une mouche, a des joies et des peines. Nous parlons tellement de Bade. Nous y passons demain. Je voudrais y aller.

A cinq heures du matin, on me réveille, c'est Paris. Je m'habille vite, mais il y a encore cinquante minutes. Nous allons au Grand Hôtel.

Paris, le matin, est drôle. On ne voit que bouchers, pâtisseries, botliers, restaurateurs, ouvrant et nettoyant leurs boutiques.

Vers midi, j'étais non seulement installée, mais prête à sortir. A Paris, je suis chez moi, tout m'intéresse ; au lieu d'être paresseuse, je suis trop pressée. Je voudrais non seulement marcher, mais voler.

Nous sommes sorties à pied. J'ai commandé des gants. Je m'habille moi-même. On me donne 2.500 francs par an. J'ai reçu 1.000 francs. Après nous avons pris un fiacre et sommes allées chez Laferrière. J'ai commandé un costume tête de nègre (trois cents francs).

— Voici le duc de H... Ne saute pas de ta voiture. — Ma tante m'a regardée et m'a fait des yeux sévères. Ce soir je me suis demandé

si vraiment j'aime le duc ou si c'est l'imagination, j'ai tant pensé à lui que je m'imagine des choses qui ne sont pas. — Je pourrais me marier avec un autre. Je m'imagine la femme d'un autre. Il me parle. Oh ! non ! non ! je serais morte d'effroi ! Tous les hommes me dégoûtent excepté lui. Dans la rue, au théâtre, je peux les supporter, mais m'imaginer qu'un homme peut embrasser ma main me met hors de moi !

Je ne m'explique pas bien, je ne sais jamais m'expliquer, mais je me comprends.

Ce soir, nous allons au théâtre. C'est Paris ! Je ne crois pas que j'y sois ! C'est donc cette ville d'où l'on tire tous les livres. Tous les livres sont sur Paris, ses salons, ses théâtres, c'est la perfection du tout.

Enfin ! j'ai trouvé ce que j'ai désiré, sans savoir quoi. Vivre, c'est Paris, Paris c'est vivre !

Je me martyrisais parce que je ne savais pas ce que je voulais. Main-

tenant, je vois devant moi. Je sais ce que je veux. Déménager de Nice à Paris. Avoir un appartement, le meubler, avoir des chevaux comme à Nice. Entrer dans la société par l'ambassadeur de Russie. Voilà, voilà ce que je veux !

Comme on est heureux quand on sait ce qu'on veut ! Mais voilà une idée qui me vient, c'est que je crois que je suis laide. C'est affreux !

Ce n'est qu'aujourd'hui que nous avons vu le Bois, le Jardin d'acclimatation et le Trocadéro, d'où nous avons vu tout Paris. Vraiment de ma vie, je n'ai rien vu d'aussi beau que le bois de Boulogne. Ce n'est pas une beauté sauvage, mais c'est élégant, riche.

*
* * *

Depuis Toulon, je suis en proie à une grande douleur. Tous les endroits sont indifférents pour moi, excepté Paris que j'adore et Nice.

Enfin ! nous arrivons sur cette terre.

En mon absence, on a pris un petit négrillon qui sortira avec nous en voiture. Je ne peux pas regarder par la fenêtre. Je ne puis supporter cette verdure pâle, cette terre rouge, cet air lourd ! Aussi maman dit que nous demeurerons à Paris. Dieu soit loué !

Je regarde Nice comme un exil. Surtout je vais m'occuper de régler les jours, les heures des professeurs.

Avec l'hiver viendra le monde, la gaieté. Ce ne sera pas Nice, mais un petit Paris. Et les courses ! Nice a son bon côté. Tout de même, les six ou sept mois qu'il faut y passer me semblent une mer qu'il faut traverser sans quitter des yeux le phare qui me guide. Je n'espère pas aborder, non, je n'espère que voir cette terre, et la seule chose qui me donne du caractère, de la force pour vivre jusqu'à l'année prochaine. Et après ? ma foi, je n'en sais rien ! Mais j'espère, je crois en Dieu, en sa bonté divine, voilà pourquoi je

ne perds pas courage. Celui qui habite sous sa protection trouvera son repos dans la clémence du Tout-Puissant. Il te couvrira de ses ailes. Sous leur appui, tu seras en sûreté. Sa vérité te servira de bouclier, tu ne craindras ni les flèches qui parcourent les airs pendant la nuit, ni les fléaux pendant le jour ! Je ne puis exprimer combien je suis émue et combien je reconnais la bonté de Dieu envers moi,

12 septembre 1873.

Ce matin j'ai fait une scène à maman et à ma tante. Je n'en pouvais plus, la bouteille devait se déboucher, il y avait trop de gaz. J'ai pleuré. Cela a duré deux heures et demie.

J'ai demandé pardon. En ce moment on dit que la maison de la rue de France brûle. Je cours. Nous sommes tous aux fenêtres. On sort les voitures des remises, les femmes sortent portant des enfants. La mai-

son ne brûle pas encore. C'est une cour entourée de quatre maisons pleines de foin. Les flammes sont fortes, mais les Niçois sont toujours les mêmes. Ils ne font rien pour arrêter l'incendie et se mettent à distance pour jouir du spectacle.

Oh ! si c'était en Russie, ce serait éteint depuis longtemps. Notre voiture de pompiers quand on l'entend à une lieue, fait peur, chaque quartier en a une. Les pompiers à casque d'or, des clochettes en quantité. (Le bruit que fait la voiture du duc de H... en arrivant de loin me rappelle la voiture des pompiers.)

Dans une demi-heure enfin arrive un tonneau traîné par dix hommes, quelle misère ! et quatre soldats avec des fusils.

C'est avec cela, sans doute qu'ils vont éteindre le feu ! Avant leur arrivée, le feu a cessé.

Je reviens donc à ce que je disais : Une réforme complète dans ma toilette, dans mon caractère. Je deviens bonne, aimable, douce. Je

tâcherai d'être le bon génie de la maison.

Je veux me faire aimer et estimer de tous, depuis le premier mendiant jusqu'au duc et roi. C'est la promesse que je fais à Dieu. Puisque je désire un bonheur si grand il faut que je le mérite. C'est par là que j'espère l'obtenir.

Je jure donc à Dieu solennellement de faire ce que je dis. Si je manque une fois à mon serment, je perds tout. Je m'adresse à la sainte Vierge et la prie, avec son fils, de me guider et de me protéger.

Aujourd'hui je me lève à cinq heures.

J'ai bien travaillé, je suis contente de moi. Comme on est heureux quand on est satisfait de soi-même ! peu importe tout le reste ; on trouve tout bien, on est heureux. Mon bonheur dépend de moi : je n'ai qu'à bien étudier.

15 septembre.

J'ai, pour la première fois, parlé l'italien aujourd'hui. Le pauvre M... (mon professeur) a failli tomber évanoui, ou se jeter par la fenêtre. Je puis dire que je parle le français l'anglais, l'italien, j'apprends l'allemand et le latin. J'étudie sérieusement. Avant-hier, j'eus ma première leçon de physique. Ah ! comme je suis satisfaite de moi !

J'ai reçu le *Derby*. Je découvre au duc de H... une quantité de chevaux. Les courses à Bade ! comme je voudrais y être ! Rien ne m'empêche, mais je ne veux pas. Je dois étudier. Et le cœur serré, je lis les courses de chevaux. Je me calme à grand'peine, et je me console en me disant : « Etudions, étudions, notre tour viendra, si Dieu le veut. »

Je lis ce journal. Mes yeux brillent, mes mains sont glacées. Il n'y a pas à en douter : j'adore ! j'adore, les chevaux. C'est ma vie, mon âme, mon bonheur. Par hasard, j'ai agité

ma cravache. C'est le même sifflement qu'aux courses. J'ai sauté. Je ne sais plus où je suis. Tenez ! il ne faut pas en parler !

20 septembre.

Seulement, à cinq heures, je suis libre, je vais en ville avec la princesse et Dina. A la leçon de français, j'ai lu l'histoire sainte, les dix commandements de Dieu. Il dit qu'il ne faut pas se faire des images avec ce qui est dans les cieux. Les Latins et les Grecs ont tort, ce sont des idolâtres qui adorent des statues et des peintures. Aussi moi, je suis bien loin de suivre cette méthode. Je crois en Dieu notre sauveur, en la Vierge et j'honore quelques saints, pas tous, car il y en a de fabriqués, comme les plum-cakes. Que Dieu me pardonne ce raisonnement, s'il est injuste. Mais dans mon simple esprit, les choses sont ainsi et je ne puis dire autrement.

Croirai-je jamais que Dieu a ordonné de bâtir un tabernacle pour

y faire entendre, de l'arche, son oracle ? Non ! non ! Dieu est trop sublime, trop grand pour ces niaiseries païennes et insupportables. J'adore Dieu dans tout. On peut prier partout, et il est partout présent !

G... est venu et, je ne sais plus à propos de quoi, a dit que les hommes sont des singes dégénérés. C'est un petit qui a les idées de l'oncle N...

« Alors, lui dis-je, vous ne croyez pas en Dieu ? » — Lui : « Je ne puis croire qu'à ce que je comprends. »

Oh ! la vilaine bête ! Tous ces garçons qui commencent à avoir de la moustache pensent comme cela. Ce sont de petits blancs-becs qui pensent que les femmes ne peuvent pas raisonner et comprendre. Ils les regardent comme des poupées qui parlent sans savoir ce qu'elles disent. Ils laissent dire, d'un air protecteur. Il a sans doute lu quelque livre qu'il n'a pas compris et dont il récite des passages. Il prouve que

Dieu ne pouvait créer, car dans les pôles on a trouvé des ossements et des plantes glacées. Donc cela a vécu, et maintenant il n'y a rien.

Je ne dis rien contre cela. Mais notre terre n'était-elle pas bouleversée par des révolutions diverses avant la création de l'homme ? On ne prend pas à la lettre que Dieu à créé le monde en six jours. Les éléments se sont formés pendant des siècles et des siècles. Mais Dieu est : peut-on le nier en voyant le ciel, les arbres et les hommes eux-mêmes ? Ne dirait-on pas qu'il y a une main qui dirige, châtie et récompense et qui est celle de Dieu ?

5 octobre.

Nous allons avec Paul au coin du jardin tirer. Mes mains ont tremblé un peu lorsque, pour la première fois de ma vie, j'ai pris un fusil chargé, surtout parce que maman a tellement peur. J'ai pris pour but une citrouille à vingt pas, et j'ai

parfaitement tiré. Toute la charge était dans la citrouille. Le second coup, une feuille de papier de vingt centimètres carrés : encore une fois, j'ai attrapé, et une troisième fois une feuille. Alors je deviens toute fière, toute riante. Toute crainte disparaît et il me semble que j'ai assez de courage pour aller à la guerre.

Je porte en triomphe la citrouille le papier et la feuille, les montre à maman qui est toute fière de moi.

En vérité, quel mal y a-t-il à tirer ? Je ne deviens pas, pour cela, une de ces détestables femmes-hommes à lunettes, jaquette d'homme, canne. Tirer du fusil ne m'empêche pas d'être douce, aimable, gracieuse, svelte, vaporeuse (si je puis employer ce mot) et jolie.

Au tir, je suis homme ; dans l'eau poisson ; à cheval, jockey ; en voiture, jeune fille ; en soirée, femme charmante ; au bal, danseuse ; au concert, rossignol avec des notes basses extra et hautes comme un violon. J'ai une machine

dans la gorge qui pénètre dans l'âme et fait bondir le cœur.

En me voyant avec le fusil, on ne pourrait pas s'imaginer que je pourrai être nonchalante et molle chez moi. Et cependant quelquefois quand je me déshabille, le soir, je mets un long manteau noir qui me couvre à demi et je m'assieds dans un fauteuil. Je parais si molle, si gracieuse (ce que je suis en réalité) que, encore, on ne peut pas se figurer que je puisse tirer.

Je suis une rareté. Je serai instruite si *Dieu veut bien que je vive et qu'il me bénisse*. Je suis parfaitement faite, une assez jolie figure, une voix sublime, de l'esprit, avec cela, je serai femme. Heureux l'homme qui m'aura ! Il aura le paradis terrestre ! Pourvu qu'il sache m'apprécier !

Tout me manque ici et pourtant j'adore Nice. On aime toujours ce qui n'aime pas. *Sic factæ sumus*. Partout je suis en visite, à Nice, je suis chez moi et le proverbe dit : Si bien que l'on soit en visite, on

est encore mieux chez soi ! Nice !
Nice ! ingrate !...

J'adore Nice et l'admire de ma fenêtre. Je suis heureuse et animée pourquoi ? je ne le sais pas. Enfin ! — Ah ! laissez-moi tranquille... Les cartes disent la vérité, je crois aux cartes, elle m'ont toujours dit oui. Il me faut une occupation, je suis d'humeur guerrière. Je suis prête à tout. Je ne demande qu'une idée. Je serai sans doute abattue demain, car ce soir je suis sur des échasses.

La tour sonne neuf heures. Gentille tour, gentille moi ! Ah ! H...

Vendredi 8 octobre 1875.

Nous montons chez N... Cette bonne femme m'a fâchée et fait rire en même temps.

— « La première chose qu'il faudra faire à Rome, dit maman, c'est prendre des professeurs de chant et de peinture.

— Oui, dis-je, et je vais commencer à aller dans les galeries.

— Mais qu'allez-vous donc faire ?
fit M^{me} S...

— Mais copier, étudier.

— Oh ! mais, vous êtes si loin de cela ! » dit-elle avec conviction.

Vous l'entendez, cette folle me juge ainsi, mais bah ! je m'en moque ! Mais mettez-vous à ma place, et vous comprendrez ma vexation, mon dépit.

Le bon Dieu est cruel, il ne me donne rien ! Demander la chose la plus simple, la plus possible, la demander comme une grâce, comme un bonheur, croire en Dieu, le prier et ne rien avoir ! Bon, je vois d'ici les gens qui se moquent de moi parce que je mêle Dieu dans tout. La plus sale chose, en résistant, acquiert de la valeur ! Mon vilain caractère donne de l'importance à tout. Non franchement, il me faut devenir raisonnable et monter sur mon piédestal, m'élever au-dessus de ces misères. Vous est-il arrivé de tout manquer ? La coiffure va mal, le chapeau se déplace à chaque ins-

tant, le volant du jupon se déchire à chaque pas que je fais, les cailloux entrent dans mes pantoufles, traversant les bas, et me piquent les pieds.

Je rentre exaspérée et F..., ce chien maudit, se jette sur moi, tout joyeux ; je monte l'escalier et il me poursuit de ses caresses et j'ai de la patience, mais arrivée dans ma chambre je lui donne un coup de pied et il s'en va hurlant sous le lit, au bout de deux minutes, il revient en remuant la queue et me regardant comme pour demander pardon.

Oh ! le chien ! le chien !...

Non, jamais, on ne me comprendra !...

Je voudrais que celui qui me lit fût moi un instant pour me comprendre ; les autres ne peuvent pas comprendre ce ne sont pas eux qui sentent, pour comprendre il faut être moi !... et encore moi dans mes moments lucides.

Je m'estime au-dessus de tout, et

l'idée qu'on me met à côté d'une autre, qu'on ne me pense pas différente de tout le monde, cette idée seule me met en colère. Je voudrais qu'on oublie, qu'on foule tout aux pieds, qu'on méprise et anéantisse tout ce qui m'a précédée et qu'il n'y ait rien avant, rien après — que le souvenir de moi. Alors seulement je serais contente. Quand une occasion se présentera je dirai toute ma pensée, ici les mots trop forts ne me vont pas.

*
* *

Sans plaisir et sans empressement je sors. N... et ses enfants se promènent à pied, nous venons grossir leur troupe.

— Ah ! si tu savais comme je l'ai traité ce matin, le genre humain, dis-je à M... en réponse à je ne sais plus quoi.

— Ah ! si tu savais comme il s'en moque ! cela ne lui fait rien du tout, répliqua très spirituellement M...

Que c'est triste de n'avoir personne de qui s'occuper !

Ma tête est lourde et mes yeux se ferment et en même temps j'ai envie d'écrire encore, la plume glisse bien sur le papier, et quand même je n'aurais rien à dire je continue pour le plaisir de remplir des feuilles blanches et pour entendre le grattement agréable de ma plume.

*Ma tête est lourde et mon œil se ferme
Et cependant je continue d'écrire
Pour raconter ce que mon cœur renferme
Mais je ne puis et j'ai tant tant à dire.*

Les poésies sérieuses ne me réussissent pas !...

Moi qui pensais que tout doit me réussir, je vois que tout me manque. C'est de cela que je ne me consolerais jamais. Comme tout se répète en ce monde ! Avant j'allais sur la terrasse d'Aquaviva et je regardais à droite ; c'était en hiver et le brouillard descendait sur la promenade et je voyais le duc de H... entrer chez G..., et à pré-

sent c'est tout à fait la même chose, seulement là, je m'ordonnais d'aimer et ici je me défends d'aimer.

Là, j'étais folle de l'homme ; ici, l'homme m'intéresse parce qu'il m'a regardée.

En un mot, pourquoi et comment ? Qu'importent les raisons ! Je n'aime pas celui-là. Oh ! mais je suis si vexée ! Allons, me suis-je dit, lève-toi... je ne veux pas pleurer pour cela. Me redresser, relever la tête, sourire avec mépris, puis avec indifférence, et tout est dit ; mouiller les cordes comme lors de l'enlèvement de l'obélisque de Sixte-Quint et je suis sur mon piédestal et je n'ai pas un instant de force, j'ai préféré rester dans mon fauteuil et murmurer : « Tout me manque ici. »

Avouez, vous qui lirez cela, suis-je un homme ? avouez que j'ai de quoi être en colère.

Moi, la reine, la déesse, moi qu'on dit adorer à deux genoux, moi qui ne veux bouger un petit

doigt de peur de faire trop d'honneur, moi avec mes idées, moi avec mon ambition, moi avec mon orgueil, j'avoue qu'après l'avoir vu entrer chez G... en maître j'ai une espèce de respect pour lui, il fait comme le duc.

Ce soir on donne pour la première fois *Alice de Nevers*, opéra bouffe d'Hervé. Notre loge est retenue depuis longtemps, avant-scène du premier à droite. Je m'habille avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Coiffure Marie-Antoinette sauf la poudre : tous les cheveux relevés, même la frange du devant. Je n'ai laissé que quelques petites mèches de chaque côté. Mon beau front si blanc, découvert, me donne un air royal et derrière je laisse pendre deux boucles, seulement ondulées au bout.

Robe de taffetas gris gorge-de-pigeon et fichu blanc. En un mot Marie-Antoinette en plein. Je me sens bien et regarde la vile multitude du haut de ma grandeur.

Eclairage *a giorno*. Je suis regardée et bien regardée.

Il ne pouvait s'empêcher de me regarder comme les autres. Tout le monde est venu dans notre loge.

Je m'en allais à chaque entr'acte au fond de la loge pour n'avoir pas à tourner la tête à chaque visite. Au moment où on lève le rideau le fils du préfet et A... sont chez nous ; je les reçois avec un naturel parfait. Il a l'air étranger.

— Comment, mademoiselle, est-ce sûr que vous partez ?

— Mon Dieu oui, monsieur.

— Mais non, dit-il, comme si on le piquait avec une épingle, mademoiselle ne partira pas.

Je ne daigne pas répondre. Je suis polie, aimable, mais froide. Il tourne sur lui-même, me demande si je peins toujours.

— Oui, toujours.

*

* *

Nous allons chez les S... Je ne vois pas M..., elle est enfermée

chez elle. Voilà ce qui arrive depuis deux mois que la famille C... est arrivée du Mexique, il ne lui écrivait plus.

Je sais qu'on n'aime pas les gens qui disent ce que je viens de dire. On préfère ceux qui, comme Dina voilent ce qu'ils savent par un faux sentiment de fausse délicatesse et de pitié mal placée.

Ecoute bien ces paroles communes mais vraies. C... te plante là ! Ecris-lui une lettre pleine de fierté et retire-toi avec honneur, n'attends pas D... fâches-toi à présent.

Je suis bien désolée pour M... Dans trois jours, C... quitte l'Europe...

Pauvre M... Voilà ce que c'est que d'aimer avec le cœur. J'ai tout de suite compris quand elle me disait que C... ne lui a pas si longuement écrit. A cause des lettres anonymes qu'il recevait ; parce qu'il pensait qu'il ne l'aimait plus. J'ai tout de suite compris où il voulait en venir. Je suis hors de moi pour

elle quand je pense quelle mine satisfaite ce nigaud emportera au Mexique ! Et cette malheureuse fille qui pleure depuis ce matin. Je suis contente moi j'ai tout prédit, il faut se tenir avec fierté surtout quand l'homme veut se retirer, il invente des prétextes et la pauvre femme qui se croit coupable de reproches, et ça, et ça, et en réalité elle n'a rien à se reprocher. Moi je tâche toujours de me sauvegarder contre tout affront évident.

-- Oui, fit maman, on m'a dit qu'hier vous l'avez reçu du haut de votre grandeur.

— Pas seulement hier, interrompit ma tante, mais depuis longtemps déjà.

— C'est vrai, dis-je ; autrement je ne me consolerais jamais, car il m'a blessée en me confondant avec les autres demoiselles.

— Comme je suis contente, dit maman, de n'avoir chez nous aucun

C... Ma fille est pure et propre de tout amour..

— Oh ! oh ! fit ma tante.

*
* *

Oh ! femmes, femmes, vous serez donc toujours les mêmes !

Apprenez à vous conduire, sexe infâme ! voyez comme il marche droit, sans peur et sans reproche et sans crainte de vous blesser, il vous maltraite, et vous le souffrez et vous vous inclinez. Oh ! vous, hommes, si vous lisez cela, sachez que je suis désolée de tout mon cœur de vous accorder une si grande importance, mais il serait de mauvais goût et de mauvaise tactique de diminuer votre valeur ; la valeur de nos ennemis augmente la nôtre. Qu'est-ce que vaincre des crétins ? Sachez, ceux qui portent des pantalons, sachez que vous avez en moi un adversaire. Je me plais aussi à vous grandir, vous, hommes, pour soutenir en moi la noble ardeur qui m'anime.

Samedi 23 octobre 1875.

J'ai oublié de raconter mon rêve d'hier. Je voyais des souris contre lesquelles je lançais des chats qui les étouffèrent ; alors ces souris se firent serpents et rentrèrent dans leurs trous pendant que les chats se jetaient contre moi, surtout un qui m'égratignait la jambe droite. C'est un mauvais rêve. Ah ! oui, malédiction ! je vois bien qu'il ne fait pas bon pour moi en ce monde ! Comment voulez-vous vivre quand tout manque, tout tombe ? On a du courage jusqu'à un certain point, on s'enhardit, on espère, mais vient un moment où on n'a plus la force.

Bon ! moquez-vous, gens blasés. Comment ! me direz-vous, vous osez prononcer de telles paroles, quand votre mère vit ! quand vous avez une tante qui vous adore, une mère qui vous obéit, une fortune à vos ordres, quand vous n'êtes ni infirme ni malade ! Vous tentez Dieu.

Voilà ce que vous me direz et je

vous répondrai que la vie est faite de petites choses comme le corps est fait de molécules. Quand toutes les molécules pourrissent et s'en vont au diable, le corps ne peut plus exister ; de même la vie quand tout ce qui la compose, la colore, la fait aimer, quand tout cela manque, tourne mal, quand tout échappe, quand pas le moindre désir ne se réalise, quand tout s'évanouit, quand tout trompe. Non, continuer ainsi est impossible. Aussi je crois que Dieu me reprendra bientôt. Ce n'est pas en vain qu'on a cassé deux glaces cette année. On dira que quand on est jeune on a souvent envie de mourir, on dira une absurdité. Je n'ai nulle envie de mourir ; mais je prévois ma mort car une vie aussi inutile, aussi misérable ne peut durer.

Dix fois je me suis interrompue pour pleurer, et à penser à cet été quand je le compare au présent, je suis tout à fait malheureuse. Que d'illusions perdues ! quelles espé-

rances trompées! et j'en suis quitte. J'allais dire que le cœur est arraché, mais ce n'est pas vrai, mon cœur est intact, mon esprit est aigri et les déceptions abîment l'homme. Entourons notre cœur d'un triple airain. Je ne veux plus m'occuper de cet homme, je ne veux plus y penser, je ne veux plus parler de lui, comme avant, je me le défends!

24 octobre 1875.

Je me suis vantée de ma conduite hier, il n'y avait pas de quoi ; si j'avais l'air indifférent, c'est que j'étais indifférente. Ces gens-là ne savent pas causer ; les arts, l'histoire on n'en entend même pas le nom. Je me sens peu à peu abrutié, je ne fais rien. Je veux aller à Rome... reprendre des leçons. Je m'ennuie. Je me sens peu à peu enveloppée de la toile d'araignée qui couvre tout ici, mais je me débats, je lis.

Au théâtre, la P..., avec R...,

son bon ami, comme on dit à Nice, se met à bâiller quand elle voit tout ce monde chez nous.

Pourquoi les femmes bâillent-elles quand elles sont jalouses et curieuses ? Ma mère a remarqué cela cent fois, et moi aussi pendant ma petite vie...

Misérable position féminine ! Tous les privilèges aux hommes, la femme n'a que celui d'attendre leur bon plaisir.

Je serais assez fière si je pouvais me faire sérieusement aimer de cet homme.

Volage, fou, étourdi, ruiné, calculé, méchant, capricieux, abruti par la fréquentation des mauvaises femmes ! Ses sentiments de délicatesse, d'amour vrai, d'honnêteté particulière, qui sont le duvet du cœur humain, ont été enlevés chez lui de bonne heure. Le désir d'argent prime tout chez lui, l'argent pour mener grande vie, pour entretenir le bataclan qu'il traîne à sa suite. Que les femmes sont à plain-

dre ! c'est l'homme qui regarde d'abord, c'est l'homme qui demande à être présenté, c'est l'homme qui s'approche le premier, c'est l'homme qui invite à danser, c'est l'homme qui fait la cour, c'est l'homme qui demande en mariage. La femme est comme ce papier, ce bon papier sur lequel on écrit ce que l'on veut. Dieu ne m'entend pas, je ne veux cependant pas douter de Dieu ! souvent l'envie m'en prend, mais je suis bien vite punie.

Fi ! la laide chose que la vie !

*
* *

Avant dîner nous allons nous promener à pied, il fait un clair de lune surprenant, je dis mille folies avec O... et si Dina et M... étaient aussi folles que nous, un grand scandale serait arrivé car nous voulions danser une ronde autour d'un curé qui passait.

O... écrit un roman, à ce qu'il paraît. Après dîner nous allons la

chercher ; je m'enferme et la bonne fille le lit. Mais dès la seconde page je l'arrête et propose d'en écrire un à nous deux. Je donne l'idée, tout, tout, tout et la fille s'imagine qu'elle compose aussi. Ce serait l'histoire de Dumas avec *la Tour de Nesle*, mais je ne ferai pas valoir mes droits. Je lui donne à me faire pour demain une scène amoureuse. La fille n'a aucune prétention et me demande des idées, des détails, des corrections avec une naïveté parfaite.

Quant à moi je me mets à l'ouvrage et d'un trait écris le premier chapitre, dans lequel mon héros enfonce une porte, saute par la fenêtre.

*
* *

On me fait l'honneur de beaucoup s'occuper de moi, de beaucoup jaser sur mon compte. Ne l'ai-je pas toujours désiré ?

Mon journal souffre car j'ai commencé d'écrire un roman, et je

réussirai. Grâce à Dieu, je suis capable de tout ce que je veux faire. En deux jours, deux chapitres, c'est aller rondement. J'ai lu à Dina et mon roman l'intéresse. Mais je sais juger moi-même ma propre personne et je crois que cela ira.

Pendant que nous nous promenions à pied entourées de jeunes gens, j'étais contente, fière et de quoi? Je suis petite et vaine, j'ai bien soin d'exprimer le désir de remonter en voiture avant que mes cavaliers expriment celui de se retirer. Ils m'ont même priée de faire encore un tour. Très bien. Ils nous reconduisent jusqu'au landau.

Lundi 15 novembre 1875.

Le grand jour, l'Opéra, je suis inquiète toute la journée.

A 8 h. 1/2 nous partons. Je suis habillée avec une robe de mousseline blanche, jupe unie avec une grande ruche dans le bas. Corsage

Marie Stuart et une coiffure assortie à la robe. Une très jolie salle. Tout le monde m'a admirée. Vers le milieu du spectacle, je commence à me sentir jolie comme un cœur. A la sortie je passe entre une haie de messieurs qui me regardent à se crever les yeux et ils ne me regardent pas mal, on sent cela. Mon cœur se gonfle d'orgueil et de joie. Léonie vient me déshabiller, mais je la renvoie et m'enferme. En rentrant, je me vis tout à coup dans la glace. J'avais l'air d'une reine, d'un portrait descendu de son cadre. Je n'avais plus à dire : « Ah ! si je m'habillais comme avant ! »... j'étais habillée comme on s'habillait avant, j'étais belle!...

Il me semble toujours que les autres ne me voient pas comme je suis. Quel malheur qu'au lieu de ces petites lettres noires je n'aie pu tracer mon portrait comme j'étais : mon teint extraordinaire, mes cheveux dorés, mes yeux noirs le soir, ma bouche, ma taille !

Ceux qui m'ont vue savent comment j'étais.

Tout en restant simple comme il convient à presque une enfant de mon âge, j'étais habillée comme personne. C'est là le difficile : être comme personne sans être extravagante et trop parée.

Ensuite je me sens toute malheureuse et commence à chanter « Connais-tu le pays... » et me laisse tomber à genoux en pleurant. Pourquoi?... ça soulage de se coucher par terre... Parce que, dans la dernière scène, une scène d'amour P... avait dans la voix... à donner le frisson... Je voudrais mourir pour de vrai... et avec bonheur...

Voilà ce que c'est, celui qui tue par l'épée périra par l'épée.

Il m'a semblé que j'ai aimé, est-ce court ! Je me suis sentie désespérée, je ne sais comment, mais c'était un sentiment martyrisant et ce sentiment m'a fait pleurer.

Mardi 16 novembre 1875.

Aujourd'hui, je quitte Nice avec ma tante, à chaque instant je suis prête à pleurer.

— Veux-tu un oreiller? me demande ma tante.

— Non!

— Tu es malade?

— Non.

— Mais, tu es si pâle!

— Je suis fatiguée.

— Tu dois être malade; qu'est-ce qui te fait mal?

— Tout!... Tenez, ma tante, ne m'empêchez pas, je compose...

— Ah!...

— Oh! il n'y a rien comme le roulement d'un wagon pour donner des idées.

— Ah! ah! c'est autre chose; bien, bien, je ne savais pas.

Et elle me laisse composer à mon aise. Puis, après un silence :

— Pourquoi A... est-il devenu si pâle quand P... a commencé à chanter « Connais-tu le pays... » ?

— Comment avez-vous pu voir ?
Quant à moi, je ne peux jamais
voir si on pâlit ou si on rougit.

— Oui, vous, parce que vous ne
voyez pas de loin, mais, moi, je
vois. Il est devenu blanc comme un
linge quand elle a chanté : « C'est
là que je voudrais vivre... ».

— Je n'ai rien vu.

Mercredi 17 novembre 1875.

Bien des choses sont changées
depuis lundi. Je ne veux pas mourir
n'importe où et n'importe comment,
et ensuite que j'ai honte de
moi-même ! j'ai voulu me moquer
de l'homme et il me semble que
c'est l'homme qui s'est moqué de
moi. Cette injure, jointe à la colère
que je ressens pour ma faiblesse
de lundi, me le fait détester.

A six heures nous arrivons sans
avoir rien trouvé au Grand Hôtel,
nous prenons un logement à l'hôtel
Splendide.

— Si ça vaut la peine de pren-

dre pour héros, me dit ma tante, une saleté niçoise comme cet A... et d'écrire une quantité de choses sur lui! — Décidément, ma tante n'y comprend rien, et c'est très heureux! Je m'occupe de lui, et pourtant s'il m'aimait... beaucoup, je ne consentirais à être sa femme. Personne dans la maison, ne l'a regardé comme un parti convenable. On a fait attention à lui, parce que je m'en occupais. On en parlait parce qu'on voyait que ça me faisait plaisir, et certes si je disais que je veux l'épouser on me croirait folle, on jetterait les hauts cris, car on rêve un trône pour moi. Aussi je ne veux pas l'épouser. Je dis seulement que je suis jalouse, c'est pour cela que je vais à Rome. Restant à Nice, je ne pourrais pas travailler, je ne ferais que me tourmenter. Depuis que je le connais, depuis qu'il me fait la cour, mes études souffrent beaucoup, et surtout depuis qu'il me semble, et dont je suis presque sûre, qu'il

n'est pas amoureux fou de moi, je n'ai pas pu lire un livre, jouer une heure du piano.

Paris 18 novembre 1875.

Assez fatiguée, les chiffons me mangeront, moi et mon argent. Mais je suis venue pour cela à Paris et il faut faire les choses en bonne conscience. Il va sans dire que je ne me fais rien faire en couleur; tout en blanc.

Je me sens triste, énervée, je voudrais sourire et pleurer. Non, vrai c'est plein d'intérêt l'amour.

Je suis en verve ce soir, je bavarde avec ma tante, je me plains de M... A... Elle me répond que M... A... est une fille de la rue, une ordure. Je lui soutiens qu'elle mérite tous les châtimens pour avoir, sans me connaître et sur des caquetages, formé une mauvaise opinion de moi et surtout pour avoir médit indignement de moi. Je saisis une feuille de papier et j'écris :

« Vieux chien fichu, ta fille n'aime

plus G..., elle aime un suisse du Théâtre italien, qui est fort beau. »

Et j'envoie cela à D.. qui va le faire partir comme venant de Nice.

J'avais envie de hurler ce matin, ce serait trop comme les chiens. Je so pire et je ris, c'est amusant.

— Dieu! dis-je hier à ma tante, vous croyez donc que je puisse être amoureuse? Ce que je veux, moi, c'est la richesse. Si mon cœur bat, c'est lorsque je vois des voitures superbes, des chevaux magnifiques; si je suis émue, c'est d'envie d'avoir tout cela. Non, madame, si même j'aimais quelqu'un, le luxe d'ici me guérirait bien vite. Vous ne me connaissez pas, ou faites semblant de ne pas me connaître.

Jamais je ne dis plus vrai; ma tante me crut et se mit à me consoler; à calculer, à tâcher d'avoir encore de l'argent pour satisfaire mes besoins.

J'adore quand on a de la bonne volonté. Mais elle a fait une fameuse déviation, la ligne de che-

min de fer qui me conduit vers le duc de H... ! J'en parle encore. Hier il s'est tout à coup présenté à mon esprit, si beau que j'en suis encore toute saisie.

19 novembre 1875.

J'ai passé une journée entre L... et W... C'est plein d'intérêt, car les chiffons forment un art, un talent, une science ! Les chiffons à ce degré de perfection, c'est un sucre.

Dieu, que c'est embêtant la vie quand on n'a pas 300.000 francs de rente au moins.

Je me fais une douzaine de robes, quelques chapeaux, et halte-là ! C'est absurde, on ne devrait pas être gêné par ces choses-là ! Oh ! l'argent, l'argent, il m'en faut, je prendrai n'importe quel mari, pourvu qu'il m'en donne.

— Et c'est à quinze ans qu'elle a de pareilles idées ! me dit ma tante.

— Oui, ma tante ; non pas à

quinze ans ; depuis treize ans, depuis toujours.

— Vous êtes folle ! me dit ma tante.

— C'est aussi mon avis, mais que faire ?

— Si vous ne dormez pas dix nuits, la richesse n'en viendra pas davantage. Allons, couchez-vous. C'est navrant, c'est navrant !

— Madame, il faut me marier !

— Avec E... Non pas, il ne me convient pas.

J'ai écrit un tas de bêtises, ce soir, mes idées sont très embrouillées et le roman surtout. Et chaque fois que je parlais sérieusement, ma tante s'alarmait. Chaque fois que je riais, elle riait.

Samedi 20 novembre 1875.

Tout est en révolution chez moi pendant trois heures, mais toutes ces flammes s'éteignent dans une entrevue d'affaires avec D..., Avec

orgueil et sûreté je m'assure que je suis la tête forte de la maison. Je crois que cette fois toutes les difficultés sont aplanies, si on ne gâte pas l'affaire quand je n'y serai plus.

Dimanche 21 novembre 1875.

J'ai envie de retourner à Nice; plus je reste ici, plus mon départ pour Rome est retardé. Je passe mon temps à me plaindre tout haut, ma tante dit que je suis folle. Je ris et elle rit, c'est plein d'intérêt.

Lundi 22 novembre 1875.

Nous étions chez mes embellisseurs et aussi chez B... Demain nous déciderons des voitures. Puis je suis allée chez B... avec laquelle je suis toujours en correspondance. J'ai passé une heure chez elle, nous ne sommes pas liées d'amitié comme des jeunes filles, nous sommes de simples connaissances.

Nous recevons une lettre de ma-

man avec un extrait de journal où on parle de l'ouverture de l'Opéra à Nice et où on dit un tas de belles choses de nous. On s'occupe donc de moi, mais passons... Maman a encore été à l'Opéra, il y a eu je ne sais quelle erreur pour la loge et le vieil A... est venu lui donner une loge à côté de la sienne. Puis tout le monde est venu la voir, elle était avec Dina et O... Tout le monde a demandé de nos nouvelles, excepté G...

A la lecture de cette lettre, je fais mille extravagances, à l'ébahissement de ma tante. Aussitôt je prends une feuille blanche et j'écris en déguisant mon écriture une lettre à A... D... :

« Monsieur, voici une histoire récente et vraie, dont votre merveilleux talent pourra faire un drame ou un roman remarquable.

« Un monsieur riche âgé de quarante-cinq ans, a épousé en Espagne une jeune fille de seize ans, il la ramène dans son château en

France. Le monsieur était veuf et avait un fils de huit ans. Cet enfant, au bout de quinze ans, devient un un jeune homme de vingt-trois ans. Il est beau, fougueux, gâté, mais loyal et bon. Sa belle-mère a trente et un ans à peine, elle est belle. Ils s'aiment et elle a un enfant.

« Poursuivie par le remords, elle ne peut plus supporter la présence de son mari qui ne sait rien. Elle se fait surprendre avec un autre : le mari tire sur elle, mais ne l'atteint pas.

« Elle s'enfuit dans un couvent où le mari va la poursuivre, veut lui faire un procès, lui reprendre ses enfants, sa fille aînée a quinze ans. On peut en tirer un parti merveilleux.

« Il y a aussi une entrevue entre le jeune homme et la femme où il veut la ramener à une réconciliation, où il lui montre tout le scandale qui résultera pour ses filles de cette rupture. Cela finit par une séparation de corps et de biens; mais, si vous voulez, vous pourrez faire

mourir qui vous voudrez, excepté le jeune homme qui se porte très bien.

« Répondez-moi, monsieur, par la petite correspondance du *Figaro* si vous croyez qu'il y a quelque chose là dedans ; aux initiales : C. P. L. »

— C'est méchant et absurde, dit ma tante.

— C'est plus que méchant, plus qu'absurde c'est lâche, mais que voulez-vous, est-ce que tout le monde ne sait pas cette histoire ?

— Oui, mais on n'en parle pas, et cela pas à cause du vieux qui est est un fou, un imbécile que tout le monde connaît pour tel, mais à cause du jeune, qu'on aime. Ce n'est que depuis l'apparition du jeune dans le monde qu'on a laissé tranquille le vieux.

— Pourquoi a-t-il l'air si farouche ? demandait un jour C... à B... ?

Parce qu'on lui a beaucoup jeté la pierre.

Mercredi 24 novembre 1875.

J'ai dormi douze heures et en essayant chez L... je me suis trouvée mal. Il est vrai qu'on m'a tenue deux heures avec ces fichues robes.

Nous avons commandé chez B... un landau huit ressorts, cinq places, gros bleu, tout ce qu'il y a de plus beau, prix 6.000 francs ; un duc même couleur, le duc est pour moi. Je me vois déjà dans cette petite voiture, conduisant et disant : « Connais-tu le pays... ».

28 novembre 1875.

Je suis à Nice. Depuis Paris jusqu'à Lyon, nous étions dans la neige, mais c'est drôle je ne suis pas comme avant transportée en arrivant dans ma villa.

A Toulon nous avons rencontré C... et l'aménonons avec nous. Maman et les S... nous attendent à la gare. Les grands prennent un fiacre et nous rentrons dans notre voiture.

Nous allons à l'Opéra. Je porte une robe de barège blanc faite en chemisette, un peu comme une chemise de nuit ; ouverte devant comme par hasard et serrée à la taille par une large ceinture à l'enfant. La salle est encore plus triste, nous rions à nous quatre, malgré la tristesse générale. Je rentre abrutie, indifférente, c'est le plus vilain état j'aimerais mieux pleurer. Je ne l'aime pas, je le hais avec toute la force que j'aurais pu l'aimer. Rien au monde n'efface chez moi la rancune que j'ai une fois gardée.

Comprenez-vous tout ce qu'il y a de blessant, d'affreux, dans ce mot : mépris !

Moi, je comprends, moi qui me souviens du soufflet que mon frère m'a donné il y a plus de douze ans et qui en m'en souvenant suis aussi furieuse que si je venais de le recevoir maintenant ; moi qui ai gardé une espèce de haine pour mon frère à cause de cet outrage d'enfant. Ce fut d'ailleurs mon seul souf-

flet, mais, en revanche, j'en ai donné une belle quantité et à tout le monde. Il y avait tant de méchanceté dans mes yeux qu'en me regardant dans la glace, j'en fus effrayée. On peut tout pardonner, excepté le mépris. Je pardonnerais une cruauté, un emportement, des injures dites dans un moment de colère, une infidélité même, quand on revient et qu'on aime toujours, mais le mépris!...

Lundi 29 novembre 1875.

A trois heures nous sortons. Moi qui suis venue à Nice chercher du beau temps, j'y trouve un froid parisien. Je mets un chapeau de loutre forme capote de bébé, et ma grande pelisse de zibeline recouverte de drap blanc. Cette toilette fait sensation et je ne suis pas mal de figure malgré la fatigue.

Je suis si heureuse d'être chez moi, dans ma maison. Je loge dans mon grand cabinet de toilette. Dans un mois ma chambre sera prête, je la

trouverai à mon retour de Rome. Je ne pense que retourner à Rome, à avoir ma voiture, à passer un mois à Nice, à continuer les études que j'aurai commencées à Rome, à suivre les ordonnances de mes professeurs et puis à aller en Russie. Tant de choses ont souffert, tant d'argent a été perdu, à cause de notre voyage manqué. A la musique il y a foule. Général B... et V... sont près de nous. A... est près de la voiture.

— Est-ce que vous êtes pour longtemps à Nice ?

— Pour huit jours.

— Vous repartez encore ?

— Mais oui, dit ma tante.

— Et où ?

— A Rome.

— Oui, à Rome, dis-je.

— Mais vous ne faites que voyager, mademoiselle, vous êtes un revolver.

— Quel homme absurde !

Nous allons à pied, moi, ma tante et le général, qui me fait rire en me faisant remarquer les différentes

façons dont on me regarde, les hommes la figure, les femmes la robe.

Dès à présent je ne veux plus m'occuper de personne, je deviens Galatée, qu'on m'aime, si l'on veut !

Je demande pourquoi je suis malheureuse. Non ! je n'ai pas d'esprit. Est-ce qu'on demande de pareilles choses quand on a de l'esprit ? On est heureux ou malheureux, rien n'y fait : ni prière, ni larmes, ni foi. J'ai la preuve vivante, tout me manque.

Quand donc irai-je à Rome ? Je veux étudier, je perds mon temps pour rien. Si on ne fait rien on doit aller dans le monde, je perds mon temps et je m'ennuie.

O misère de misère ! chien de chien ! j'irai tout de même prier Dieu, qui sait ? Tant qu'on vit, on espère...

Samedi 4 décembre 1875.

J'ai annoncé à maman que j'allais étudier le chant, et je le ferai si

Dieu veut bien me conserver ma voix ; c'est le seul moyen d'acquérir cette célébrité dont j'ai soif, pour laquelle je donnerais dix années de ma vie sans hésiter. Il me faut du bruit, de la gloire, et j'en aurai, *Deo juvante*. Il n'est jamais arrivé qu'on le veuille, et qu'on ne l'ait pas ! J'ai les idées les plus vastes du monde. Foin de tout cela ! Est-ce cela que je veux ? Cent fois non, mille fois non !... Je suis née pour être une femme remarquable, peu importe par quoi et comment. Toutes mes tendances sont vers les grands de ce monde. Je serai célèbre, je serai grande, ou je mourrai !

Il est impossible que Dieu m'ait donné ce *gloria cupiditatis* comme à S... pour rien, sans but : mon temps viendra... Je suis heureuse quand je pense comme aujourd'hui. O ma voix !

Nous sommes allées à l'Opéra prendre une loge pour ce soir. On donne *le Barbier*, mon petit opéra favori. J'aspire à quelque chose

d'inouï, de fabuleux : je veux être célèbre, je chanterai... C'est drôle, toute la troupe italienne me salue. Nous sommes au numéro 2. J'ai ma robe Empire avec laquelle je m'aime le mieux. Une coiffure de déesse de l'Olympe : cheveux tombant plus bas que la ceinture et bouclés naturellement au bout. Le général était avec nous, toujours charmant.

— Tenez, lui dis-je, savez-vous ce que je veux faire ?

— Qu'allez-vous faire, mademoiselle ?

— Je vais faire le miroir.

— Comment ?

— Regardez.

Et je prends la pose du vieil A... qui est en face : il met sa main sur la rampe, j'en fais autant ; il s'appuie sur sa main, je m'appuie sur la mienne ; il joue avec sa chaîne, je joue avec mon ruban ; il se tire l'oreille, je me tire l'oreille. Je ris, il sourit doucement.

Le général rit, Dina rit, tout le monde rit.

Chaque fois qu'il change de pose, je l'imite comme le plus fidèle miroir.

C'est le dernier acte, le théâtre est à moitié vide et je continue mon jeu en liberté jusqu'au dernier moment. Je sors en sautant de joie ; je rentre gaie et bavarde.

Ce soir, au théâtre, *Mignon*.

J'ai écouté avec plaisir et attendrissement. J'ai tout oublié, toilette et public. Et, la tête appuyée à la colonne, j'ai dévoré ces charmantes mélodies. Qu'on me donne *Mignon* dans ma chambre, et je m'amuserai tout autant, plus même. Avec un public intéressant on n'entend rien. J'ai vu tant de fois cet opéra ! et chaque fois je suis émue.

On ne saurait s'imaginer mon impatience d'aller à Rome et de me remettre au travail. Etudier, étudier, voilà mon désir ! Je deviens toute joyeuse à la vue de mes chers livres de mes classiques adorés, de mon cher Plutarque.

J'emporterai avec moi quelques li-

vres que je lirai, car je ne suppose pas que nous verrons beaucoup de monde, nous n'y connaissons personne.

Dimanche 12 décembre 1875.

Il fait un temps superbe. Un monde fou quand nous sortons. La circulation se rétablit et nous partons au pas, au milieu d'une haie formée par la jeunesse niçoise. Ils ont tous ôté leur chapeau et il m'a semblé que j'étais la fille d'un roi, qu'on salue au passage.

Nous rencontrons le Surprenant, qui descend de sa carriole, et nous fait le second coup de chapeau. Je m'amuse, je ris, je suis avec O... Pourquoi nous avons tant ri ? Je m'en souviendrai plus tard.

Dimanche 19 décembre 1875.

Demain il y a au cercle de la Méditerranée un concert au profit de l'École gratuite des beaux-arts. Je vais au cercle prendre des billets. Je suis entrée par la grande

porte et on m'a fait passer par des couloirs bien chauffés, bien éclairés, pour arriver chez le secrétaire qui m'a donné le petit livre où il y a le règlement, le nom des membres. Ils sont heureux les hommes !

Le cercle m'a fait un effet charmant ; il y règne une fraternité, un chez-soi qui rappelle le couvent. Je ne m'étonne plus que ces messieurs fuient leur maison mal éclairée, mal chauffée, négligent les soins du ménage, des domestiques mal disciplinés, une femme en robe de chambre et de méchante humeur, pour aller dans un endroit où tout est bien, calme, confortable, élégant (dans un pays où fleurit l'oranger, où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger).

O femmes ! ne vous plaignez pas, mais soignez votre intérieur.

On aurait pu donner de longues instructions, moi je me contente de dire : « Faites votre maison autant que possible ressembler à un cercle et traiter vos maris comme

les traitent ces dames L..., C..., et vous serez heureuses et vos maris aussi. »

A présent, je suis calme et je pense. O misère de misère ! ô désespoir ! Ce que j'écris exprime la meilleure partie de ce que je sens. Mon Dieu ! ayez pitié de moi. Bonnes gens, ne vous moquez pas de moi ; je prête peut-être à rire, mais je suis à plaindre, avec mon caractère, mes idées, je n'expliquerai jamais ce que je sens. Je ne donnerai jamais une idée de mon malheur ; c'est que, tout en expirant de honte, de rage, de mépris, j'ai le courage de plaisanter. Vrai, j'ai une bonne santé et un bon caractère. Pourvu que ce que je viens de dire ne me porte pas malheur !

J'ai encore une quantité d'autres choses à dire, mais je suis fatiguée. Je vais écrire en très grosses lettres : « Je suis malheureuse » ; en des lettres encore plus grosses : « Mon Dieu, secouez-moi, ayez pitié de moi !... »

Ces grosses lettres représentent 1 h. 1/2 de rage, de larmes, d'amour-propre froissé, et deux heures de prières!...

J'ai usé toutes les paroles, j'ai usé mon énergie, je n'ai plus ni patience, ni force, et puis, j'ai encore une ressource.

Ma voix, pour la conserver, il faut soigner ma santé. Encore une semaine comme aujourd'hui et adieu le chant!...

Non, je veux être sage, je veux prier Dieu! j'irai à Rome. Je suis désespérée, je prierai le Pape de prier pour moi. Dans ma folie, j'espère en cela?

Demain je parlerai à maman de mon idée, aidez-moi mon Dieu?

Jeudi 23 décembre.

Je suis triste et découragée. Mon départ m'est un exil. Je veux Nice et c'est impossible. On s'obstine toujours après l'impossible. La plus simple chose en résistant acquiert de la valeur.

Vendredi 24 décembre.

B... a été chez nous. Par quelques mots dans la conversation il éveilla en moi tant d'amour pour Nice, tant de regret de partir, que je devins malheureuse.

Qu'on aille par le monde, on trouvera des paysages sublimes, des montagnes saisissantes, des gouffres effrayants, des beautés sauvages, abracadabrantes des villes pittoresques, des grandes villes, mais en retournant à Nice on se dira que c'était magnifique, mais ici, c'est gentil, c'est gracieux, c'est sympathique, ici on a envie de rester, ici on est seul et entouré caché et en vue comme on veut. Nulle part autre, on ne respire aussi librement, aussi joyeusement, nulle part autre on n'a ce mélange extraordinaire du vrai et du faux, du simple et du recherché ! Enfin, comment dirai-je ? Nice, c'est ma ville : je pars, mais je reviendrai.

*Partez, mais regrettez,
Le regret a ses charmes,*

comme a dit un de ces gentils nigauds qu'on nomme poètes.

Demain, c'est la Noël et j'invente avec C... une bêtise. Nous achetons une paire de pantoufles immenses, un jockey, des rênes pour conduire (pour enfant) et deux petits moutons. Nous mettons cela dans les pantoufles, faisons un paquet, et sous la ficelle plaçons une lettre ainsi conçue :

« Petit Noël a trouvé petit E...
« bien sage, et espère qu'il conti-
« nuera. Les joujoux sont pour petit
« E..., les pantoufles pour petit
« papa ». Et sur l'enveloppe, on
devine quoi. Mais nous n'en-
voyons pas cela à la tour, Dina se
déguise en garçon et avec ses lu-
nettes bleues, son teint pâle, elle a
l'air d'un professeur de mathémati-
ques. C... et moi nous nous ren-
dons aussi méconnaissables et à 8
heures nous allons au cercle et di-

sons au cocher de remettre le paquet au concierge du cercle, de la part de M. E... Nous en rions, comme dans le bon temps. Ce qui m'amuse, c'est de voir une femme sérieuse, faire des bêtises avec moi.

Ce matin nous avons eu la visite de a sœur T... elle nous laissa deux cartes de visite. *Les Religieuses du Bon-Pasteur*. J'en prends une et ajoute P. P. C. et avec une adresse écrite, l'envoie à la Tour.

Samedi 26 décembre.

Ah ! son felica ! Ah ! son rapita !

Trouvez moi une langue qui exprime avec autant d'enthousiasme ! Aussi je m'en sers pour définir mon état. Il fait un temps céleste, tout le monde est dehors, malgré ma veille d'hier, je suis jolie.

Je me promène enchantée, heureuse, je chante mezza-voce, *Mignon* et tout me semble beau. Tout le monde me regarde d'un air si aimable ceux que je connais me saluent presque. Je voudrais les em-

brasser tous, ah ! que nous sommes bien à Nice, je ne voudrais pas partir !

J'ai une envie de m'amuser je voudrais appeler tout le monde chez moi, donner un dîner, un bal, un souper, une soirée, faire un carnaval diabolique... Je voudrais tout le monde, tout le monde. Je ne suis pas méchante au fond, je suis seulement un peu folle.

*Ah ! son felica ! Ah ! son rapita
Dio Virginia Sanctissima*

Nous allons à l'Opéra, maman et moi dans la 3^e loge au 1^{er} ma tante et Dina dans la 2^e à côté du Surprenant. Arrive T... le général B... est avec nous. La porte s'ouvre et paraît le Surprenant.

— Eh bien ! dis-je, vous fêtiez Noël.

— Ah ! oui figurez-vous que j'ai reçu une paire de pantoufles.

— Des pantoufles !

— Oui et les miennes étaient si usées que cela arrive fort à propos, et une lettre anonyme qui n'était

pas signée — c'est très naturel, les lettres anonymes ne sont jamais signées. Et le même jour, j'ai reçu une lettre, une carte de visite : *Les religieuses du Bon-Pasteur*.

Tout le monde éclata de rire.

— Que veut dire P. P. C. ? demandai-je.

— Pour prendre congé.

— Oh ! oui c'est vrai.

— Mais depuis quelque temps, j'en reçois beaucoup, l'autre jour un roc découpé et percé d'une flèche. Toute la loge éclatait de rire et moi aussi. Mais je voyais bien qu'il était furieux et qu'il se doutait de tout. C'est affreux qu'on se souvienne seulement des plus petites bêtises.

— Vous êtes très heureux, moi je ne reçois rien du tout.

— Ah ! si vous voulez, je vous enverrai des pantoufles.

— Mais si elles sont si grandes que voulez-vous que j'en fasse ?

— Ça ne fait rien je vous renverrai tout cela ! — C'est du joli, je suis flambée !

LIVRE LI

*Du dimanche 27 décembre au dimanche
8 janvier 1876 : Nice, promenade
des Anglais, 55 bis, en ma villa. —
Depuis le lundi 3 janvier à Rome,
hôtel de Londres, place d'Espagne.*

Dimanche 27 décembre 1875,

A la musique. G... M... vient nous parler et me dit entre autres douceurs : « M..., je voudrais vous donner de mon expérience, je vous aime tant !... Non, vraiment, madame (s'adressant à ma mère), elle a un esprit si extraordinaire, si développé, si étendu ! mais il lui manque l'expérience... M..., mon enfant, je vous donnerai des conseils.

— Donnez, monsieur, donnez.

— Eh bien ! n'aimez jamais sérieusement, car dans le monde entier, il n'y a pas un homme digne de votre amour.

Ça, je sais ; je sais que les hom-

mes ne valent rien ; vous ne valez pas votre femme, je puis bien vous le dire.

— Vous avez raison, M...

Il a raison. Aussi n'aimerai-je jamais tout à fait, j'adorerai, je ragerai, je ferai des folies et même, si l'occasion se présente, du roman ; mais je n'aimerai jamais, car en conscience, dans mon fond le plus profond, je suis convaincue de la vilénie des hommes ; non seulement cela, c'est que je ne trouve personne digne de mon amour, ni moralement ni physiquement. J'ai beau dire et penser tout ce que je veux, A... ne sera jamais qu'un joli Niçois, un viveur, un presque gandin. Oh ! non, chaque homme a un défaut quelconque qui empêche de l'aimer tout à fait : l'un est bête, l'autre maladroit, un autre laid, un autre... enfin je cherche la perfection morale et corporelle.

Maintenant qu'il est deux heures du matin, que je suis enfermée chez moi, enveloppée d'un long

peignoir blanc, les pieds nus et les cheveux épars, comme une vierge martyre, je puis bien me livrer à un tas d'amères réflexions. Je partirai emportant dans mon cœur tout ce qu'on peut emporter de mauvais et de triste.

28 décembre 1875.

Je ne veux de pitié publique, mais je voudrais une créature pour me comprendre, me plaindre, pleurer avec moi sincèrement sachant ce qu'elle pleure, voyant avec moi jusque dans le coin le plus reculé de mon cœur. Qu'y a-t-il de plus lâche, de plus laid, de plus vil, que le genre humain ?

Mardi 29 décembre 1875.

Nous allons voir M^{me} du M... Elle me donne sept lettres de recommandation pour Rome. Dieu veuille qu'elles me servent comme le désire cette excellente femme, elle m'aime tant ! Sans doute chacun a son chagrin : l'un est malade, l'au-

tre est amoureux, l'autre veut de l'argent, l'autre ennuyé. Vous direz peut-être : Pauvre petite désœuvrée, elle se croit seule, malheureuse, tandis qu'elle est plus heureuse que bien des gens. Mais mon chagrin est le plus détestable de tous.

On perd un être cher, on pleure pendant un an, deux ans, et l'on reste triste pour toute la vie. La plus grande douleur perd de sa force avec le temps, mais un tourment incessant, éternel !...

Je viens de lire les lettres de M^e du M., on ne peut être meilleure, on ne peut pas être plus charmante et voyez, la plupart du temps ceux qui veulent ne peuvent pas. Il y a six ans qu'elle a quitté Rome et je doute que ses connaissances se souviennent et puis, son influence n'a jamais été grande.

As-tu souffert ? as-tu pleuré ?

As-tu languï sans espérance,

L'âme en deuil, le cœur déchiré ?

Alors tu comprendras ma souffrance !

Ce soir *Sapho*. J'ai mis une espèce de chemise napolitaine en crêpe de Chine bleu et vieille dentelle, le devant blanc. Enfin ce n'est pas à décrire, c'est original et charmant au possible, avec une jupe blanche et aumônière de satin blanc. Nous arrivons à la fin du premier acte, nous sommes auprès de P.. et de la R... et j'entends la voix du Surprenant. On ne peut rien dire contre sa figure, elle est fraîche, vraie ou fausse, peu importe. Elle a les cheveux, oh! je ne sais pas. A Spa, elle était plus blonde que moi, ici, elle est plus brune...

... d'un serpent, jaune et sifflant.

A présent, l'Américaine rentrée chez elle, dort sans doute d'un sommeil qui lui conservera sa peau de vingt-sept ans, tandis que moi je veille. Tout à l'heure encore je suis tombée à genoux en sanglotant, en implorant Dieu, les bras étendus, les yeux fixés devant moi,

tout comme si Dieu était là dans ma chambre. Je crois que je dis des impertinences au bon Dieu.

Les S... viennent et après le dîner, nous commençons la bonne aventure et rions presque comme avant c'est-à-dire que les autres étaient comme avant, mais moi je ne pouvais pas. Puis nous avons versé de la cire fondue dans de l'eau froide (c'est l'ombre qu'on regarde). J'eus successivement un lion accroupi avec une des pattes de devant étendue et tenant une rose; n'est-ce pas bizarre! Puis un grand amas de je ne sais quoi surmonté d'une guirlande soutenue par des amours. Quant à M... sa figure de cire projetait une ombre affreuse. Une femme couchée, comme morte et les mains croisées sur la poitrine. O... et Dina eurent des ombres insignifiantes. Et à minuit moins le quart, quatre glaces étaient préparées. Deux chez Dina, deux chez moi et nous avons procédé à la grande bonne aventure.

J'ai regardé de tous mes yeux, sans bouger, sans respirer presque. En chemise et les cheveux épars comme il convient. Mais tout cela était fort vague, cela tremblait, dansait, se formait et se déformait à chaque instant.

Samedi 1^{er} janvier 1876.

La voilà, la nouvelle année, salut et grâces! Eh bien! pas si mal que je pensais le premier jour de 1876. On dit que toute l'année se passe à peu près comme le premier jour, et c'est vrai! Le 1^{er} janvier je l'ai passé en wagon, et, en effet, j'ai beaucoup voyagé.

Demain, oui, demain, je suis contente de partir, je suis toute heureuse, car j'ai fait un plan, pian qui tombera comme les autres, mais qui m'amuse en attendant. Enfin, voilà, s'il n'était pas deux heures du matin, j'écrirais toute une histoire sur la vente de l'âme, les moines... Je n'ai pas pleuré, je

ne me suis pas sentie une seule fois triste, très gentil jour pour commencer l'année. Je pars et ne pense qu'à revenir. A Rome je changerai d'avis sans doute, tout de même, c'est ici que je voudrais vivre.

Dimanche 2 janvier 1876.

Je pars dimanche à trois heures, ai-je dit, ou plutôt crié, et dimanche à une heure tout est sens dessus dessous, les malles sont encore vides et le plancher est couvert de robes et de chiffons.

Pour ma part, je me mets en gris et attends tranquillement ; C... et Dina travaillent, et si bien que tout est près pour l'heure du départ.

A deux heures et demie nous montons, C... et moi, dans un petit fiacre et nous allons à la musique et j'écoute encore une fois la musique municipale de Nice. « Voilà, dis-je à Collignon ; si ce morceau



est gai, notre voyage le sera aussi, je suis supertitieuse. » Et le morceau fut très gai, tant mieux !

Je vois G... qui me dit encore une fois adieu. Je n'ai pas vu le Surprenant, mais cela ne me fait rien.

Nous rencontrons le landau, et nous allons à la gare. Ah ! là arrivent l'un après l'autre les amis. Je cours, je ris, je bavarde comme un oiseau. Qu'ils sont aimables et comme j'ai de la peine à les quitter !

— Vous affectez cette gaieté, me dit B..., mais au fond vous pleurez, j'en suis sûr.

— Ah ! vous croyez, non !

*« Quand on s'en va de Nice
Quand on lui dit bonjour
Ce n'est pas joie factice,
Elle n'inspire pas d'amour ! »*

— Bravo ! bravo !

Le quatrain a été fait un soir que nous faisons des bouts-rimés avec G...

— Donnez-moi des cigarettes, dis-je doucement à ma tante.

— Bien, après ?

J'ai cru qu'elle avait oublié, mais à Monaco, elle en enveloppa une quantité dans du papier, et me les donna. Elle qui crie quand je lui en demande à la maison ! A Monaco on se sépare et ces maudites cigarettes me font pleurer. Je regrette le pauvre, le vieux grand-père, ma tante, C..., tout le monde. Je suis contrariée de partir avec maman. A Spa j'étais avec elle, et puis, je suis habituée à ma tante.

O tourment ! imaginez-vous tout l'ennui d'un voyage en Italie. Maman, Dina ne savent pas l'italien ; moi, je refuse de me servir de ma langue, je peux à peine me servir de mes jambes. A force de me plaindre de n'être pas avec ma tante et de dire : « Qui vous a priée de venir avec nous ? je devais partir avec ma tante ; pourquoi venez-vous avec moi ? » j'obtiens une

obéissance passive et un empressement impossible à imaginer.

La nuit nous nous trouvons dans un wagon ; je me plains, je pleure doucement et dis les choses les plus chagrinantes à ma mère, comme une brute que je suis.

Enfin, vers trois heures, lundi 3 janvier, sur cette triste plaine qu'on nomme la campagne de Rome ont commencé à paraître les ruines, des colonnes, des aqueducs, et nous sommes entrées dans la gare de Rome. Je ne vois rien, je n'entends rien, je suis toute décollée, après ces vingt-quatre heures sans sommeil.

On nous mène à l'hôtel de Londres, place d'Espagne, et nous occupons un appartement au rez-de-chaussée, avec un salon jaune tout frais, tout propre. Je suis fatiguée, triste ; dans l'état où je suis il me faudrait quelqu'un pour me soutenir, et maman pleure, ô mon Dieu !

Il faut vite, vite se reconnaître,

s'orienter, rien ne me déplaît comme le changement.

Des rues nouvelles, des figures inconnues et pas de Méditerranée, le misérable Tibre. Je suis misérable quand je suis dans une nouvelle ville. Je m'enferme dans ma chambre pour ramasser un peu mes esprits éparpillés.

Mardi 4 janvier 1876.

Hier maman avait écrit à B..., frère du médecin de l'impératrice, et aujourd'hui il est venu chez nous. Il s'occupe de peinture. Après cette visite, nous sortons. Oh ! la laide ville, quel air impur ! quel mélange déplorable des vieilles magnificences et des nouvelles saletés !

Nous avons passé par le Corso, la via Gregoriana, le Forum d'Adrien, le Forum de Rome, nous avons vu les portes de Septime-Sévère, de Constantin, la via Pia, le Colisée, mais tout est en-

core vague, je ne me reconnais pas. La promenade du Pincio est charmante, la musique y jouait, mais peu de monde, quand nous y étions. Des statues, des statues partout. Qu'y aurait-il donc à Rome s'il n'y avait pas de statues? Du haut du Pincio nous avons regardé la coupole de Saint-Pierre et aussi toute la ville, je suis contente de la trouver pas trop grande, elle sera plus facile à connaître.

A la promenade, nous nous amusions à retrouver les S..., A... et P... de Rome. Le soleil ne se montre pas et il fait un temps lourd et triste.

« En arrivant à Rome, je n'avais aucun sentiment artistique, c'est Rome qui m'a ouvert l'esprit, aussi l'ai-je adorée depuis. » Je ne veux rien visiter avant de m'installer, la soirée se passe à faire les cartes et à écrire des lettres.

Ce séjour à Rome me semble un exil, c'est avec une joie sans

pareille que je pense au retour à Nice. Les cartes me disent beaucoup de bien, mais peut-on croire aux cartes ?

Ah ! si je pouvais me marier à quelque prince, c'est alors que je reviendrais à Nice et y ferais une entrée triomphale ! Mais non, il est dit que rien ne me réussira ; aussi je ne ferai plus de plans, ou si j'en fais c'est avec la douloureuse conviction de leur inutilité. Chaque fois, j'ai été désappointée !

Mercredi 5 janvier 1876.

Voici ce que j'écris au général :

« Je suis à Rome, et c'est bien étonnant (ah ! c'est bien étonnant, c'est bien surprenant). Il fait un froid de Russie, l'eau gèle dans les fontaines, mais le froid ne serait rien s'il n'y avait que le froid. Depuis ce matin, nous sommes à la recherche d'un logement et n'en avons vu qu'un seul. Je n'avais pas le courage de monter, quand on

m'indiquait un trou noir et béant, et sale et effrayant. En vain, je cherche une maison ayant quelque ressemblance avec les maisons de France. Je ne trouve que des mesures, ou des colonnes craquées. C'est sans doute fort beau, mais convenez avec moi qu'un bon appartement confortable, est infiniment plus agréable tout en étant moins artistique.

« Je crois que nous finirons par nous loger dans les Bains de Caracalla ou dans le Colisée. Les étrangers me prendront pour quelque ombre de chrétienne martyre dévorée par quelque tigre féroce devant quelque empereur carnivore. Quant aux meubles, nous nous contenterons de fragments de statues ou de quelques ossements, restes sublimes d'un passé désormais impossible. Après mon installation dans le Colisée ou dans le Forum, je vous donnerai de plus grands détails sur la Ville éternelle. En attendant, j'attends une lettre de

vous, mon cher général, qui sera, je le sais, charmante et très aimable. Or sus ! au revoir.

« MARIE BASHKIRTSEFF. »

Voilà la vérité, pas un appartement habitable : où sommes-nous ? cette affreuse ville peut-elle se nommer capitale ? Nous ne sommes pas en Europe ! pas une maison convenable à louer. Je suis découragée, ennuyée, mais je ne bougerai pas avant mai.

O Rome ! Je crois que nous prendrons un plus grand appartement à l'hôtel et y resterons. On respire seulement à la place d'Espagne. Est-ce possible que ce soit Rome ? Quel mélange de belles antiquités et de nouvelles vilénies !

Jeudi 6 janvier 1876.

B... a été de nouveau chez nous et a apporté des adresses de professeurs. Ensuite nous prenons une voiture, et maman va chez le prê-

tre russe, l'archimandrite Alexandre. Etant archimandrite, il est marié, car chez nous les prêtres et les diacres peuvent seuls se marier. Maman dit qu'il est charmant. Notre ambassade ne fait pas d'effet, et n'a même pas de jour fixé pour les réceptions.

Ce monde me fait aimer Rome. Je regrette à peine Nice, ville ingrate et méchante.

Triste et indécise hier, je suis gaie et confiante aujourd'hui. J'ai écrit à ma tante de m'envoyer F..., le petit nègre laid fera très bien ici.

J'ai bien dîné et je passe la soirée à lire l'histoire de Charles le Téméraire.

Je croyais « dans ma candeur naïve » qu'il n'y avait du monde qu'à Nice, mais il y en a beaucoup et du fort propre même.

Après la promenade, nous avons passé par le Corso, encombré de voitures qui passaient entre deux haies de piétons de tous genres.

D... était parmi eux. A présent, mes yeux s'ouvrent pour voir les beautés et les antiquités de Rome, je deviens curieuse, avide de tout visiter. Je ne suis plus endormie. J'ai hâte d'être partout. Je veux de-nouveau vivre en courant. Ah! si je pouvais!... Encore un désir pour Nice. La plus sale chose, en résistant, acquiert de la valeur. Soyez bien persuadé de cette vraie vérité. Ne croyez pas que je suis abrutie au point de ne rien voir au delà de la ville de S...; au contraire, je suis plus ambitieuse que jamais. Mais en passant, cracher sur quelqu'un qui nous a craché dessus, lui donner un coup de pied, c'est un plaisir que peut se permettre chaque âme bien née.

Vendredi 7 janvier 1876.

Dieu! quels prix à Rome! pour 1.800 francs on n'a que le nécessaire! A l'hôtel de Rome, j'ai visité un appartement si grand et si beau que j'en eus mal à la tête. En

France on n'a pas l'idée de cette grandeur, de cette vieille majesté. Après bien des recherches, nous avons pris à l'hôtel de Londres, au premier, avec un balcon sur la place d'Espagne, un appartement avec un beau salon, plusieurs chambres à coucher et une chambre d'étude. Nous allons dans l'atelier de B...; il a un très joli talent.

Mardi 11 janvier 1876.

Nous ne sommes pas sorties, mais le peintre Kalorbinski est venu, et demain commenceront les leçons M^{re} de Faloux ne pouvant sortir lui-même, nous a envoyé le chevalier Rossy nous faisant dire un tas de choses agréables, c'est moi qui le reçoit. J'apprends beaucoup de choses concernant la ville.

Je suis toute fière de recevoir quelqu'un moi-même. Ça semble le premier acte de volonté d'un roi. Le prêtre russe est venu chez nous lui aussi. Dans Rome j'aime les

frocards. C'est nouveau pour moi, et cela me plaît.

Enfin j'ai déjà un professeur de peinture, c'est quelque chose, ce soir je vois tout en rose et je pense déjà à une lettre, où il sera dit d'A... *Et eum dicat super malitiosum, improbum, inhonestum, cupidum, luxuriosum, ebriosum!* Juste ce que Septime Sévère disait d'Albinus.

Pourvu que l'hiver passe plus vite. A Nice je me sens mieux avec toutes mes infortunes, je me désespère tout à mon aise. Seulement, voilà, le printemps dernier, il n'y avait personne. C'est autour de nous qu'il y avait ce qui était le mieux. La P... était abandonnée les autres aussi. Tandis que ce printemps, il n'y aura encore personne, mais la P... aura miss R... Ces MM^{rs} sous la conduite de T... leur forment une espèce de cour comme il y a trois ans à la jeune princesse G... et à M^{me} T... toutes deux mortes il y a six mois.

Enfin nous verrons. En atten-

dant études et tâchons d'aller dans le monde. Prions Dieu et amusons-nous à écrire des lettres.

Mercredi 12 janvier 1876.

B... et son cousin viennent nous voir. Quand ces Russes partent, je me remets à mon peignoir, et à dire un tas de choses et à me mettre au rang des déesses puis descendre jusqu'à me dire un petit paquet de linge sale.

Je suis contente de débiter un tas d'extravagances et de faire rire maman et Dina. Je reçois une lettre de B..., ce charmant ami me donne toutes les nouvelles de Nice. P... a fait une soirée, et tout le monde est allé chez elle. Il paraît que devant bon nombre de personnes on a parlé de nous chez le consul et le consul et sa femme n'ont dit que du bien. « J'étais content, dit B..., de voir qu'ils sont aussi vos amis, bien que vous ne vous fréquentiez plus aussi souvent. »

Enfin je suis très heureuse,

très tranquille et je vais me coucher.

Jeudi 13 janvier 1876.

Maman et Dina sont à l'église c'est notre jour de l'an, et moi je reste à coudre, c'est pour le moment mon caprice, il faut que je fasse ce que je veux ; B... est venu me féliciter.

A quatre heures seulement, on parvient à m'arracher de la maison et à cinq heures maman va à l'ambassade c'est l'heure où la baronne D... reçoit.

Nous avons reçu un télégramme de Barnola il nous félicite et me rappelle la promesse que je lui ai faite de boire un verre d'eau à la fontaine de Tremi, au jour de l'an russe à deux heures. Il m'a juré amitié, je fais de même.

Je reçois une lettre de ma tante où elle me dit qu'A... fait la cour à une Anglaise qu'elle a surnommée Olive. Ma tante à une imagination si vive. Au bout de trois jours de

notre connaissance avec le Surprenant elle me disait déjà que le pauvre fou était amoureux de moi. Et elle le plaignait avec une vive complaisance tout en lui prédisant le sort du comte polonais. A présent elle l'a vu à Monaco avec l'Anglaise, et elle les marie déjà. Ah! vraiment c'est atroce!... Toujours des conjectures. Ah! si je pouvais savoir la vérité! Ayons patience, c'est facile à écrire... Mais à prouver! la patience... Vertu des âmes lentes... mais tièdes et sottes.

Je ne crois pas que j'aime le Surprenant, je ne le trouve pas dans mon fond : mais dans tous les cas, ma surface s'en occupe beaucoup. S'il m'aimait, je ne m'en ficherais pas mal, voilà la vérité.

Vendredi 14 janvier 1876.

Au Pincio nous rencontrons le comte B... qui fait un mouvement de surprise en m'apercevant, puis salue ma mère.

A cinq heures nous allons chez

M^r F..., un prêtre maigre, noir, agile, vieux, en perruque, jésuite, hypocrite. Il nous reçoit très civilement dans ses remarquables salons, tout pleins de choses du meilleur goût. Des Gobelins, des tableaux, et tout cela sert de demeure à un vil jésuite. Enfin !...

Nous sommes allées nous promener à la villa Borghèse qui est plus belle que celle de Doria. Il y avait une foule de monde, et la gentille princesse M... se promenait à pied comme une simple mortelle, suivie de sa voiture avec le cocher et les deux valets de pied en livrée rouge. Cette quantité de voitures armoriées m'attriste. Nous ne connaissons personne, Dieu aidez-moi ! Je suis peut-être ridicule avec mes plaintes et mes prières éternelles !... je suis si misérable ! Le soir, maman me demande la date du carnaval de l'an passé ; je m'adresse à mon journal et sans m'en apercevoir passe deux heures à le feuilleter.

Je m'étais dit : Je vis pour être

heureuse ! tout doit s'incliner devant moi ! et voyez ce qui en est : jamais l'idée ne m'était venue, qu'il pouvait me manquer quelque chose.

Un retard, oui, mais un manque complet, allons donc !... Et je vois avec terreur et humiliation que je me suis trompée, que rien n'arrive comme je veux. Ce n'est pas parce que j'aime quelqu'un, je ne peux aimer personne sérieusement, j'aime une couronne et de l'argent, mais c'est affreux de penser que tout échappe. A chaque instant, j'ai envie de prier Dieu et à chaque instant je m'arrête. Je prierai encore, tant pis ce qui arrive !

Mon Dieu, sainte Vierge, ne vous moquez pas de moi, prenez-moi sous votre protection.

Dimanche 16 janvier 1876.

Je sens que j'écrirai mal, car je viens de lire mon vieux journal, maman m'avait priée de lire le temps de G... Je lisais en passant un tas de choses. Ce qui est tout simple

écrit, ne l'est pas, lu à haute voix. J'ai eu chaud à la figure, froid aux doigts et finis par déclarer que je ne pourrai pas continuer.

— Elle nous le lira dans deux ans, dit maman.

Après Saint-Pierre, maman va chez le baron d'I... le cousin de l'ambassadeur. Elle a fait sa connaissance chez l'ambassadrice. Ces personnes sont très simples, très aimables le baron surtout m'a plu.

Au Pincio, une foule de monde, le Corso et la Piazza Colonna étaient inondés de voitures et de peuple, au retour du Pincio.

Nous dînons à la table d'hôte parce que le fils du grand-duc de Bade y dîne, il y avait d'assez beau monde et le grand-duc est assez gentil garçon pour un duc.

Mercredi 18 janvier 1876.

Nous allons au Pincio, il y avait beaucoup de monde. Le duc de L... fils de la grande-duchesse M... sœur de l'empereur était là avec M^m A...

c'est la femme d'un préfet russe. Le duc de L... l'a vue et l'a prise, depuis ce temps, elle est toujours avec lui. Ils sont dit-on mariés secrètement et demeurent à l'étranger. C'est ce qu'on appelle avoir du bonheur. Elle avait une livrée et des chevaux magnifiques... je crois bien, être nièce de l'empereur de Russie.

19 janvier 1876.

A l'église de Saint-Jean nous avons rencontré la baronne d'I..., cousin de l'ambassadrice qui s'est approchée de maman, et lui a longtemps parlé, s'excusant par la maladie de son mari, de n'être pas encore venue. Maman a été dimanche dernier chez elle, cela fait trois jours.

De là au Pincio puis au Corso, il y a foule partout, j'aime cette animation.

Ma tante écrit que le Surprenant, mais elle ne l'appelle pas ainsi, tout le monde à Nice, chez nous, ne l'appelle plus que la « Pie rasée »

ma tante écrit donc que la « Pie rasée » était à l'Opéra et toute la soirée n'a fait que pleurer, pleurer pour de vrai.

Il y a des nouvelles de Russie, rien de beau je ne pense que prier Dieu et craindre.

Je me plains à présent, que serait-ce donc si nous venions à perdre notre fortune ! horreur !

Je prie Dieu et tremble, Dieu ne m'abandonnera pas.

19 janvier 1876.

Je m'ennuie à Rome ; Nice, c'est mon cher pays. Je vois Rome, Paris, Londres, les rois, les Cours, mais il n'y a rien de gentil comme ma chère ville. Si jamais je suis riche titrée et heureuse je ne l'oublierai pas, j'y passerai plusieurs mois dans l'année ; non, plusieurs mois, je ne pourrais pas, car partout, excepté à Londres, l'hiver est la saison principale.

Nous étions chez le photographe S... pour lui dire que lundi, je vien-

drai poser. Là je vois les portraits d'une quantité de personnes que je connais, en regardant L... , sa femme et L. D... il m'a semblé qu'il allait me saluer. Puis une femme ravissante, aux grands yeux foncés, aux sourcils épais au nez droit. Elle ressemble à la R... Dina dit que c'est elle. Mais non, la pointue n'a pas ce menton rond avec une fossette, n'a pas ces magnifiques yeux. Non, ça ne peut pas être elle, elle est moins belle.

Puis au Pincio, puis chez une modiste pour me commander un bonnet Marie-Stuart et un turban Marie-Antoinette. Cette femme me montre une robe qu'elle fait pour le Quirinal, après-demain, il y bal.

Ceci me plonge dans un tourment incroyable. Si vous saviez comme je tremble de passer ce carnaval, sans un seul amusement. Chez nous nous trouvons la carte de l'ambassadrice, elle a donc rendu la visite. C'est un peu tard, c'est tout de même

bien. Son cousin vient en même temps que le dîner. Le grand-duc de L... lui a demandé qui nous étions (qui est cette jolie Russe) B... dit que maman devrait aller chez la marquise de M...

Il dit que c'est la coutume ici surtout d'une étrangère à une dame romaine. Que maman aille n'importe où, pourvu que j'aille où je veux. Mon tourment n'a pas de bornes, j'en meurs à chaque instant. Voulez-vous une preuve de mon désespoir ? il y a des moments où j'espère épouser A... et être quelque chose à Nice, chez la P... cela donne la mesure de mon découragement, de mon désespoir.

J'ai eu cette humiliante pensée une ou deux fois, je vous dis cela, pour prouver combien je descends, combien je suis chagrinée, martyrisée de vivre comme je dis. Qui me rendra mon temps perdu, mon meilleur temps ! J'ai usé toutes les expressions, et je crève de ne pouvoir me faire comprendre.

J'ai écrit à C... et à B... j'avais hâte de leur faire part de la bonne nouvelle. J'ai le médium très faible ce qui tient à l'étendue anormale de ma voix. J'ai trouvé une manière de chanter qui me le renforce singulièrement de sorte qu'il est presque aussi fort que le reste. Ceci m'enchanté, et je m'empresse de l'écrire à B... qui s'intéresse tant à ma voix. Sans cela il m'aurait fallu deux ans d'études pour rendre le médium convenable. Je remercie Dieu, et le prie pour les autres choses.

Jeudi 20 janvier 1876.

Après trois ans d'études, si aucun accident n'arrive, j'aurai une voix comme on n'en voit pas beaucoup, et je n'aurai pas encore vingt ans.

F... est sévère et juste !

Je crains de dire tout ce que je pense de ma voix, une étrange modestie me ferme la bouche. Pourtant j'ai toujours parlé de moi comme si je parlais d'une autre, ce

qui m'a peut-être fait croire aveugle et arrogante.

Vendredi 21 janvier 1876.

Je veux me faire une robe comme celle de Béatrice du Dante.

Samedi 22 janvier.

Encore une preuve de mensonge des cartes. Hier j'ai fait venir une espèce de sorcière et elle m'a fait la bonne aventure. Elle m'a dit d'appeler celui que je veux. J'ai appelé A... et cette femme m'a dit qu'il ne pouvait vivre sans moi ; qu'il se meurt de tristesse et de jalousie et il est jaloux surtout parce qu'une méchante femme lui a dit que j'en aimais un autre que lui.

Que toutes les sorcières meurent ! que toutes les cartes brûlent, rien que des mensonges.

Dimanche 23 janvier 1876.

Je me fais un large vêtement blanc pour la maison, pour le prin-

temps, à Nice. Nice, misérable ville, pourquoi n'y puis-je vivre comme j'aime? A Nice je connais tout le monde, mais vivre à Nice autrement qu'en reine, ne vaut pas la peine.

Je suis triste, je suis à l'étranger, j'ai envie de retourner chez moi, pour un jour seulement, car si j'y reste plus longtemps, je voudrais en repartir.

Le soir nous allons au théâtre Apollo, on donne *la Vestale* et un ballet. Je suis en blanc et une coiffure grecque. Il y a beaucoup de monde et surtout beaucoup d'hommes. Entre notre loge et la scène, il n'y avait pas une femme.

*Du lundi 24 janvier au 10 février
1876 : Rome, hôtel de Londres,
place d'Espagne.*

Je jure que toutes phrases tragiques et de jalousie sur A... étaient écrites sous le coup de lectures romanesques et qu'en les écrivant je

n'y croyais qu'à demi, me montant la tête à plaisir, et je regrette beaucoup ces exagérations.

Lundi 24 janvier 1876.

L'archimandrite a été chez nous, c'est un charmant garnement qui, après avoir été militaire s'est fait moine de désespoir d'avoir perdu sa femme. Il nous dit qu'il y a une dame S... qui désire beaucoup faire la connaissance de maman.

En rentrant de chez le photographe, de si noires pensées me remplissent la tête que je ne fais pas toilette et laisse Dina et maman sortir sans moi. Restée seule je suis triste, je chante *Mignon*.

Mardi 25 janvier 1876.

J'ai le mal du pays je prends une leçon de chant, puis, je sors avec maman. Nous allons dans l'atelier de M. d'E... Il demande la permission de nous présenter un très

distingué, très répandu et reçu partout M. Bénard.

Il nous raconte un tas de choses sur Rome. De là nous allons chez M^{re} de F... qui, hier, a demandé si nous avons notre audience.

Ce prêtre devient de mieux en mieux et il a même fait des cancons. Il a dit qu'on m'a vue à l'Opéra, très remarqué ma robe blanche. Il dit que pour aller à la Cour, il n'y a qu'à écrire au ministre ou ambassadeur.

— Je voudrais, dit-il, pouvoir vous ouvrir l'autre porte, comme je vous ai ouvert la porte sainte.

— O Monseigneur ! dis-je, la porte sainte est bien préférable.

De là chez M^{re} S... (l'archimandrite l'a prévenue et elle nous attendait) qui est la femme la plus aimable et la plus laide du monde. Elle nous reçoit de la façon la plus charmante et de suite on parle du Quirinal.

FIN

COLLECTION VÉRITÉ

L'intensité de la vie oblige les hommes à acquérir le plus de connaissances possible dans le plus bref délai

Les volumes de la collection « VÉRITÉ » résolvent cette difficulté. Ils contiennent les idées et les travaux saillants des littérateurs et des savants présentés d'une façon claire et précise par leurs auteurs.

Ces œuvres *absolument inédites*, offrent une nourriture concentrée. Et le livre d'un format commode, élégamment relié, peut accompagner le lecteur partout.

PEU DE MOTS, BEAUCOUP D'IDÉES

est la devise de notre collection « VÉRITÉ » qui embrasse la pensée contemporaine dans ce qu'elle a de plus instructif et de plus intéressant.

COLLECTION VÉRITÉ

ne publie que de l'inédit Prix : 1 fr.

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

- JEAN FINOT..... Agonie et mort des races
- EDMOND PERRIER... La Vie dans les Planètes
de l'Institut,
Direct^r du Muséum
- CAMILLE FLAMMARION Contes Philosophiques.
- D^r MAX BILLARD..... Un fils de Napoléon I^{er}
Documents inédits.
- D^r J. HÉRICOURT..... Les 36 Commandements
de l'hygiène.

A France. E. Fa-
guet, F. Brunetière,
A. Mézières, Sully-
Prudhomme, Marce-
lin Berthelot, de l'A-
cadémie française,
E. Boutroux, E. Dur-
keim, A. Fouillée, de
l'Institut, Elisée Re-
clus, Max Nordau, etc.

la morale sans Dieu.
*Essai de solution col-
lective.*

- HENRI POINCARÉ La Morale et la Science
de l'Académie fr.
- D^r MAX NORDAU..... Maha-Rog.
etc., etc , etc.

LA REVUE qui occupe parmi les périodiques français et étrangers une des situations prépondérantes est considérée comme la plus vivante, la plus variée et la plus intéressante.

Ses rubriques sont très nombreuses et embrassent toute la vie humaine, en commençant par les *questions religieuses et sociales*, en finissant par les *Lettres, les Arts et les Sciences*.

Son cachet caractéristique est qu'elle peut être mise **ENTRE TOUTES LES MAINS** et lue par tout le monde.

Planant au-dessus des partis, elle est absolument impartiale.

LA REVUE donne non seulement le compte rendu des livres les plus importants publiés dans tous les pays, mais on y trouve aussi dans chaque numéro les analyses des articles les plus saillants parus même dans les périodiques chinois ou japonais.

En feuilletant ces résumés, on apprend souvent bien plus qu'en lisant pendant des mois des ouvrages volumineux.

La REVUE ne publie que de l'inédit

C'est parmi les périodiques celui dont l'abonnement coûte le moins cher.

Demandez des numéros spécimens gratuits, de même que le prospectus indiquant les *avantages spéciaux offerts aux abonnés*.

PARIS ET LA FRANCE :

24 fr. par an ; 14 fr. pour 6 mois.

ÉTRANGER :

28 fr. par an ; 16 fr. pour 6 mois.

Directeur : JEAN FINOT.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

--	--	--

009003 0019558966b



CT 1218 • B3A4 1911
BRASHKIRT SEVRAJ MARINK
NOUVERAU JOURNAL INEDIT

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	07	09	17	20	9



PRIX: 1 Fr